BnF Gallica

L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Regnault-Warin, Jean-Joseph (1775-1844). L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,.... 1804.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

Y 2

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

HYGIENE DE LÈB

PHYSIQUE

L'HOMME
AU
MASQUE DE FER,

PAR

J.-J. REGNAULT-WARIN,

AUTEUR

du *Cimetière de la Madeleine*, etc.;
Éditeur des *OEuvres de Berquin.*

Surrexit è mortuis.

TOME QUATRIEME.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A PARIS,

CHEZ FRECHET ET COMPAGNIE, Libraire, rue du Petit-Bourbon St.-Sulpice, N. 718.
Et rue du Roule, N. 291, près celle St.-Honoré.

AN XII. (1804).

6176

EMPIRE

II.

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

SUITE DES LETTRES

RELATIVES A MA NAISSANCE.

LETTRE XII.

Du duc de BUCKINGHAM, *au lord d'Holant.*

Ce 23 décembre, 16**, à Paris.

CINQ fois vingt-quatre, combien font-ils? Cent-vingt, si je ne me

trompe. Voilà donc cent-vingt heures de résidence dans ce pays, dont plus de cent en révérences, une douzaine en festins et le reste à dormir, s'il y a lieu. Aussi je sais tout, j'ai tout vu, j'ai parlé à la ville, à la cour, aux bourgeois, aux duchesses, au parlement, aux valets de pied, à la robe, au clergé, à l'épée, à l'univers entier. La belle chose qu'une ambassade! La drôle de commission qu'une demande en mariage! Mais il faut avoir un corps de fer, une poitrine d'airain et des oreilles de Midas. Tudieu, quel peuple que celui-ci! Une fourmilière en activité n'en donne pas l'idée; c'est une ruche renversée. Que de mouvemens sans objets, que de bruit sans motif, que de propos en l'air, que d'opinions sans principes, que de jugemens sans réflexions! J'adore tout cela; ces extravagances sont divines; je roule avec délices dans ce tourbillon; je me lance à corps perdu dans ces frivolités; je nage dans mon élément, je suis dans mon centre. Pourquoi ne suis-je point Parisien; je mériterais sur-tout d'être

Français. Pour courtisan de Louis le Sérieux, oh! votre serviteur! Dieu me garde sur-tout, de l'honneur d'être son favori! Ah! quel triste personnage; tout le tems de mon audience, il ne s'est pas déridé. En vérité, il fait le roi à merveille, et si d'être morose et taciturne, prouve un grand politique, c'est un grand politique que Louis XIII. Et son cardinal? Celui-là n'est pas sérieux, mais sévère. Il a une petite physionomie, où, quand il veut, il fait luire le soleil, ou gronder la tempête. Je ne suis pas timide, je pense, eh! bien, il m'a intimidé. Mes grands yeux effrontés se sont troublés, en rencontrant ses petits yeux fins; sur mon honneur, il m'a fallu baisser la paupière, comme si j'avais rencontré mon maître. Mon maître? Quel sacrilège et quelle sottise, Buckingham en connut-il jamais; celui qui asservit les belles et les rois, redouterait-il un prêtre? A propos de belles, Madame est charmante, et mon ami Stuart est trop heureux. Quinze à seize ans, des traits doux,

un rire de corail et de perles, un tour de visage enfantin, et des yeux qui n'osent s'arrêter. C'est une petite *Madona* des peintres italiens. Il y aura du bonheur à faire épanouir ce frais bouton de rose. Tout doux, cependant; il ne faut pas que je le voie de trop près, et tout bonhomme que soit mon Charles, je doute qu'il poussât l'amitié jusqu'à cette complaisance. Oh! rassurez-vous, Sire, Henriette n'est point encore reine. Est-ce que mon ami Holant ne se rappelle pas de mon pari? Est-ce qu'il n'existe pas de par le monde, certain original de certain portrait? Est-ce qu'il n'est pas urgent, qu'un amateur compare les copies aux originaux? Ces peintres sont quelquefois si menteurs. Et quel pinceau fut jamais vrai à l'égard d'une femme et d'une reine! Je n'ai point encore vu celle-ci : on la dit malade, infirme même, et toujours en compagnie des hiboux de Fontainebleau. Cela est fort singulier! Tout le monde en parle et la loue; mais en la louant, on ajoute un *mais*... Qu'est-ce que cela veut

dire? Cela veut dire que le sire très-chrétien est jaloux, et qu'il craint tant soit peu les maximes d'un hérétique. Il a tort; si je vois, si je veux voir son auguste moitié, ce n'est pas dans l'intention de la pervertir. Loin de moi ce damnable projet. Au contraire : il est bon qu'il sache que je suis dégoûté de lutter; et sérieusement je vois bien qu'hors de l'église il n'y a pas de salut. Aussi vais-je tout tenter, pour entrer dans la bonne voie. Demain, je suis présenté à Fontainebleau, par madame de Chevreuse, qui continue à jouir ici d'un grand crédit. Dussiez-vous m'en vouloir, je ne saurais dire une grande considération ; suit-elle toujours le mérite? On aime la duchesse plus qu'on ne l'estime, et pourtant on l'estime assez pour la craindre. Arrangez cela. La vérité, est qu'elle intrigue contre les intriguans, qu'elle cabale contre les cabaleurs, et que son ambition tend sans cesse à barrer les ambitieux : vous sentez comme c'est abominable et scélérat.

Je ne me lasse pas d'écrire, mais

Vous vous ennuyez de me lire, car je ne parle que de moi. Que je ne vous quitte pas du moins, sans vous demander ce que vous faites à Amiens, qui vous y voyez, et si les charmes des dames Picardes, vous font oublier votre beauté lorraine? Cela serait perfide, car elle ne parle jamais de vous sans le plus vif intérêt.

Pour moi, si aux charges de l'ambassade, il me fallait en ajouter les menus détails, je n'y suffirais, ni ne pourrais y survivre. Le jour de l'entrée, combien de beaux yeux m'ont adressé leurs tendres doléances; le soir, combien de billets il m'aurait fallu lire, si je n'avais dormi tout debout? Mon secrétaire dit qu'il en a eu pour la moitié de la nuit. Mais je ne suis pas venu pour un tel gibier; demain je chasse dans la forêt de Fontainebleau. Adieu, mon ami; plaignez Jenny, à qui je vous charge d'écrire; plaignez-là d'avoir un amant si aimable.

LETTRE XIII.

De madame de CHEVREUSE *à la Reine*

Paris, 21 décembre, 16***

Où étiez-vous hier, ma bonne maîtresse? il manquait à la fête la moitié de son ornement. Je dis la moitié, et vous allez savoir ponrquoi. Malgré la neige de samedi, l'entrée a été superbe; aussi il fesait le plus beau froid. Vous auriez ri, en voyant le nez rouge des duchesses, et la chair de poule aux gorges de qualité. Je ne vous dis rien des robes de brocard, des manteaux de velours, des écharpes d'hermine et des agraffes de diamans. En un mot, tout était beau, parfait; tout s'est passé avec dignité, pompe, majesté. Le Roi était d'un sérieux aussi glacé que le tems; l'Eminence un peu plus austère que de coutume, et sa mauvaise humeur a re-

doublé à l'approche du héros. Le héros, vous entendez, est lord Buckingham ; le beau, l'aimable, l'incomparable mylord Georges, la fleur d'Angleterre, la perle des trois royaumes, et l'autre moitié des ornemens de la fête. Il était triomphant ; en just incarnat jaspé d'or, avec une forêt de plumes sur la tête, et toutes les pierreries de la couronne à ses boutonnières. Cent jeunes cavaliers, seigneurs, gentilhommes, écuyers, pages, domestiques, lui composaient un train d'une magnificence inouïe. Des figures d'Adonis, des tailles d'Apollon ; la jeunesse, l'adolescence, l'âge fait, tout est de choix ; il n'y a pas là dedans un visage commun. Mais c'est le héros qu'il fallait voir ! Le héros ? Le Dieu ! Je ne sais à quoi le comparer, et je vous ai désiré mille fois pour savoir un héros Castillan, dont on put lui donner le nom. Mais c'est lui, c'est Buckingham, c'est mylord Georges ; cela dit tout. Quand il a salué le Roi, on s'est tu d'admiration ; son sourire aux dames a fait

partir les applaudissemens. Le Richelieu tout réfrogné, fesait une vraie figure de contraste. Je crois que le malicieux personnage a dépêché l'audience. Tout d'ailleurs s'est passé en salutations, et en étiquettes. Un secrétaire à voix de fausset, a lu la missive que Charles Stuart, roi *de France*, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, écrit *à son frère* Louis de Bourbon, Roi de France aussi, et qui plus est, de Navarre. Madame bien tremblante, bien rouge, se remuait sous son dais, comme si elle avait peur que la royauté l'écrasât. Mylord s'est mis à genoux devant elle; elle a ôté son gant, et lui a donné sa main à baiser. Demandez-moi pourquoi vingt mouchoirs ont été tirés dans ce moment? Je crois même que j'ai pleuré. La future petite reine était gonflée, elle sanglottait et n'en pouvait plus. Le héros a parlé avec une aisance, une grace, une correction toute particulière; il a la voix comme le regard; tout cela va au cœur, et quand cela y va ensemble, il est difficile d'en réchapper. Mais

je suis folle et bien indiscrète. Cela m'avertit de quitter mon adorable souveraine, dout je baise aussi les belles mains.

LETTRE XIV.

De mylord duc de BUCKINGHAM, *au lord d'*HOLANT.

Ce 27, à Fontainebleau.

Or sus, mon ami, quand je vous disais dernièrement que j'avais trouvé mon maître, avais-je tort? Vous voilà bien etonné! Le cardinal a donc raison; au moins il croit l'avoir. Mais je veux faire mentir le proverbe et lui faire avouer que charbonnier n'est pas toujours maître chez lui. Oyez, s'il vous plait, l'étonnante aventure. Je partais pour Fontainebleau dans une calèche fort galante, jaune et incarnat, qui sont les couleurs de l'Espagnole. Un petit page me prend à la portière, et me

remet un billet du cardinal, avec invitation de lire sur le champ et de répondre de même. Au diable le contre-temps! Le conseil me mandait. Je rentre, me botte, monte mon alezan et arrive en cet équipage à la porte du conseil. Le maître sortait, qui me salua froidement, je ne trouvai que le valet, qui me reçut à bras ouverts. A bras ouverts, vous écriez-vous? Eh! oui, attendez-donc le dénouement. — M. le cardinal jugera si je suis exact? — Vous courez la poste, mylord? — Pour le service de Son Eminence, quand elle daignera l'ordonner. — Sérieusement, vous partiez? — J'aime mieux me montrer incivil, qu'insouciant: me voilà. — Il y a, mylord, des langues bien scélérates. — Quoi, monsieur, la calomnie ose s'attaquer à vous? — C'est de Votre Excellence qu'il est question, mylord. — De moi, monsieur le Cardinal? — De vous-même. Voici ce qu'on m'écrit. Alors il m'a lu le paragraphe d'une dépêche, ou controuvée, ou réelle, dans lequel était

rapporté textuellement mon propos et mon pari sur la reine. A chaque demi-phrases, le prélat jetait sur moi un regard oblique, et s'il croyait s'appercevoir que je me déconcertais, il riait malignement. J'étais un peu embarrassé. Avouer le propos était une insolence; nier le pari eut été une lâcheté. Le ministre ne me laissa pas le tems de réfléchir; et me prenant par la main, il me dit affectueusement: Je ne méprise point mylord Georges, et sur-tout, je ne le crois pas insensé.

Mais, continua-t-il, en changeant tout-à-coup de visage et de ton, si jamais il le devenait, nous avons ici de bons médecins pour guérir des fièvres chaudes. Allez, mylord, ajouta-t-il, en se radoucissant, vous oubliez que vous courez la poste. Croyez-moi, ne dirigez pas votre cheval vers Fontainebleau, si vous voulez la courir pour votre service. — Je me voyais pris, j'étais furieux; mais me remettant bientôt: M. le cardinal, lui dis-je, avec une aisance enjouée, je

vous remercie de la consultation et de l'avis. Si jamais je devenais fou, je ne conseillerais à aucun médecin de tenter ma cure; car les fous de mon caractère ne se connaissent plus, et il pourrait se faire que je les payasse mal de leurs soins. Quant à la route de Fontainebleau, telle raboteuse qu'elle soit, je ne la redoute pas. Mon alezan ne bronche jamais. L'Eminence avait la riposte sur les levres; mais il se les mordit pour l'étouffer, et me salua gravement, cachant son embarras sous la dignité.

Il était bien tard pour partir; il ne fallait pourtant pas avouer de défaite. Je me jette dans la calèche, et, pour que le ministre n'en ignorât, je fais toucher au palais-cardinal. Sans descendre, j'envoie un page lui demander ses commissions pour Fontainebleau. Faites mes complimens à mylord, répondit-il, et dites-lui que je le prie de ménager sa santé. C'est afin de la mieux soigner que j'ai pris une calèche, lui fis-je répliquer. Eh! bien, prudent et sententieux breton,

que dites-vous de ces picoteries? Est-ce que je ne vous parais pas bien Français?

Au prochain courrier, les détails de l'entrevue que je n'ai obtenue que pour aujourd'hui soir. Adieu; j'ai dans l'idée que je ne serai pas aussi malheureux que téméraire, et que le cardinal n'aura pas prophétisé juste.

LETTRE XV.

Du lord BUCKINGHAM, *au lord Holant.*

28 décembre, à Fontainebleau.

Oui, tous les peintres mentent, mais tous ne flattent pas. J'ai vu la reine; et son portrait, tout admirable qu'il soit, ne me paraît plus que celui d'une mortelle. L'original est une divinité: non jamais on ne sut mieux tempérer la majesté par les graces, et relever le naturel par la saillie. Quels yeux! quel front! mais sur-

tout quelles mains ! Je doute que du ciseau de Praxitèle, il en soit sorti de plus parfaites. Et je ne sais quelle langueur tendre qui n'exclut point un doux enjouement ; un esprit fin, aisé, délicat, peut-être un peu tourné vers les idées héroïques de sa nation ; une décence noble sans sévérité, et tout ce qui enchante sans prétention. Ah ! que j'ai rougi d'avoir osé parler aussi étourdiment ! Que je m'en suis voulu sur-tout d'avoir osé la rendre l'objet d'un pari ! Ah ! que je crains d'être puni de ma présomption !

Madame de Chevreuse m'a présenté ; je suis entré, comme j'ai coutume, la tête haute, le rire sur la bouche et l'air triomphant. Un regard de la souveraine a fait fléchir tout cet appareil. Ma foi, Holant, c'est la première fois ; mais aussi il n'y a pas deux reines de France.

Au lieu d'un feu d'artifice que je comptais servir, il a fallu me réduire à de petites lueurs honteuses et tremblotantes. Pour parler sans figure,

balbutier, quand je croyais briller, et de tems en tems je me demandais tout bas, si j'étais Buckingham.

Cette déconvenue était d'autant plus perfide, que j'était admis en petit comité. C'était le conseil privé et les petites entrées : deux à trois vieux cordons bleus, un officier-général et sept à huit femmes, que madame de Chevreuse dit fort jolies ; car pour moi, je n'y ai pas regardé.

Celle qui causait mon embarras en a pris pitié. Elle m'a parlé de la cour d'Angleterre, du roi, qu'on disait moins mon maître que mon ami. Elle a fait entrer madame de Chevreuse en tiers dans cette conversation, et à cette occasion, elle vous y a mis pour quelque chose. Tout-à-coup, attachant sur moi un regard qui a fait baisser les miens, elle m'a demandé s'il était vrai que miss Jenny fût la plus belle personne du monde ? Madame, ai-je répondu, je l'ai cru jusqu'aujourd'hui.

Votre amie a proposé de petits jeux. Comme il n'était pas là ques-

tion d'étiquette, on s'est livré à la bonne fortune du moment. La reine était d'une humeur charmante; il faut que cela soit rare, car elle en a reçu des complimens universels. Pour moi, gêné dans ce cercle de beautés, que je n'osais envisager, je me sentais déplacé. Mon aisance, mes reparties, le sens commun même m'avaient abandonné. J'aurais voulu revenir chez moi pour rêver ; maintemant que j'y suis, je soupire après l'instant où je la reverrai.

Je contemple son image, je l'ai sous les yeux en vous écrivant; mais je ne l'y trouve point. Il n'y a là ni ame, ni mouvement. La ressemblance est, dit-on, parfaite; en est-il sans expression? Et comment saisir cette expression, aussi mobile que la pensée, où se font, par un mélange enchanteur, tout ce que l'esprit a d'ingénieux avec tout ce que le cœur a d'excellent ?

Aux nouvelles émotions du mien, je comprends, ami, que je n'ai point encore aimé. Vingt femmes me don-

nèrent des desirs; Jenny m'inspira des ardeurs: mais auprès d'Anne, mon cœur est agité et mes sens sont tranquilles.

Oh! pourquoi est-elle reine, ou que ne suis-je roi? Mais il ne suffit pas d'une couronne pour lui plaire; il faut autre chose pour s'en faire estimer.

Quel changement peu d'heures ont commencé! Et ce n'est que le gage d'un changement plus grand encore. S'il cause ton étonnement, juge du mien. Je m'interroge, je me regarde, je me cherche et ne me trouve plus.

C'est avec terreur que je vois s'avancer le jour des fiançailles de Madame. Le ministre en a rapproché l'époque, parce qu'il redoute ma présence: Ah! je ne suis pas assez heureux pour être redoutable! mais je m'en sens plus la prétention. Il me semble que si j'étais aimé, je jouirais de mon bonheur dans le recueillement et le silence. La délicatesse et la discrétion, je le vois bien, accompagnent le véritable amour.

LETTRE XVI.

De la Reine, à la Duchesse.

30 décembre.

Pourquoi me fuir et quitter Fontainebleau, quand j'ai tant besoin de vous, ma tendre amie? La soirée d'avant hier m'avait paru si courte! J'ai cru ne pas voir le terme du lendemain. Au sortir d'un cercle charmant, je me suis trouvée dans un désert. Et pas un visage qui sourie d'accord avec moi. En vérité, j'en veux bien à M. de Chevreuse, qui ne peut faire un pas sans vous consulter. Mais c'est plutôt à vous qu'il faut que je m'en prenne d'être si aimable et si bonne conseillère. Oh! je veux dans peu mettre votre prudence à l'essai.

Il est donc décidé que les fiançailles de Madame se feront la veille des rois. Le maître est expéditif contre

sa coutume, et je vois là-dessous le doigt du cardinal. On a aussi décidé apparemment que je me porterais mieux, ou plutôt que je me porterais bien; car, à moins de donner le premier rôle à Henriette, déjà trop fatiguée du sien, je ne pas vois comment l'on pourra s'en tirer. Si le rang était le prix des graces et de la beauté, ma charmante duchesse ne trouverait point de rivales. Mais il s'agit du pouvoir, et ce n'est pas la plus aimable qui est reine.

Puisque me voilà pour cinq jours sans vous voir, au moins dédommagez-moi en m'écrivant. Toutes ces cérémonies passées, toutes ces fêtes futures ne mettent-elles pas en l'air bien des têtes. Y a-t-il des projets parmi les jeunes, des regrets parmi les vieilles, et de la jalousie dans celles de l'autre sexe? Pour vous, que la raison a captivée, il n'y a chez vous, il ne peut y avoir ni regrets, ni desirs; et votre sort est digne d'envie. Que n'en puis-je dire autant

pour ce qui me regarde! Mais on fait tout pour me déplaire, on n'épargne rien pour se faire détester, et pourtant l'on me défend d'avoir des yeux! Bon soir, Chevreuse, j'en dirais peut-être plus qu'il ne faut.

LETTRE XVII.

Réponse.

Un mot de grace, un seul mot. Achevez votre phrase, et rien de plus. Vous ne me parlez pas de *lui*? Penseriez-vous à *lui*? Voudriez-vous que ce fût *lui*? Qui, quoi, comment? Ah! devinez; si je ne suis pas une sotte, cela vous sera facile; sinon, il est inutile de vous montrer mon extravagance. Depuis que j'ai reçu votre lettre, j'en ai relu, la dernière période deux mille fois; et celles qui précèdent ne peuvent s'accorder qu'avec mon idée. De quelles cérémonies parlez-vous? De quelles fêtes fu-

tures qui feraient faire des projets aux jeunesses, qui donneraient des douleurs aux vieillesses, qui allumeraient des jalousies? Est-ce Chalais, Gondy, Montmorency, Monsieur, mon mari? Non. Il y a là-dedans du bon, mais connu; le neuf seul fait de telles sensations. C'est donc *lui*. Oh! si cela est, la belle neuvaine à Notre-Dame de Bon-Secours, et le beau cierge à Saint-Antoine de Pade! Je ne ris point; mais c'est que si cela est, le cardinal saute. Affaire de cœur, tant que vous voudrez; j'en fais moi une affaire d'état. Expliquez-vous donc, ou si vous tremblez d'être véridique, ne dites mot. Je prends ce silence pour un aveu, et cours présenter mes hommages à l'Eminence. Recevez d'avance mes félicitations, mes complimens, mes remerciemens; j'aime à croire que vous les méritez. Sinon, renvoyez-moi cet impertinent griffonnage, et que j'aille expier aux Bénédictines mon souhait téméraire et ma sotte crédulité.

LETTRE XVIII.

De la Reine, à la Duchesse.

4 janvier, 16**.

Imprudente! qu'osez-vous soupçonner? Si vous me respectez assez peu pour faire des rêveries de votre ambition la règle de ma conduite, sachez que je me respecte trop pour concevoir un penchant désavoué par ma raison. Vous abusez étrangement de la familiarité que je vous ai soufferte; et je commence à me repentir de mes bontés. Si je n'avais pour le rang que j'occupe, les égards que vous craindriez de montrer pour ma personne, le roi serait, dès demain, informé de votre incartade; je lui mettrais cette lettre sous les yeux. Mais, quoique vous offensiez votre reine, je n'oublie point que je dois ménager mon amie.

Une phrase équivoque, quelques

mots ambigus ont donc suffi pour monter ainsi votre imagination ? Et parce que je n'ai pas nommé M. de Buckingham, vous en concluez que je suis sensible à son mérite, auquel je pense d'autant plus, que j'en parle moins ? Il serait aussi vraisemblable que je songeasse de même à tous ceux dont je n'ai point parlé, et je crois n'avoir nommé personne. Voyez où conduirait votre conjecture! Je ne nie point que M. de Buckingham ne soit digne de quelqu'attention : vous-même m'en avez fait un portrait si séduisant, que quand je l'eusse trouvé à mon gré, il serait injuste de m'en faire un crime, et vous seule, je pense, en seriez responsable. Mais encore une fois, je ne prends point mon cœur pour guide, et mon jugement ne me laisse pas oublier que je suis épouse et reine.

On dit cet ambassadeur anglais fort présomptueux. Si, sur les promesses de votre ambition, ou sur les avis de sa vanité, il avait conçu quelqu'espérance, qu'il se désabuse. Je

suis d'une maison et dans un rang qui voient à leurs pieds bien des mortels ! Mais pourquoi lui supposer d'offensantes chimères ? S'il y a quelqu'un de coupable en tout ceci, certes, ce n'est pas lui.

Mûrissez donc un peu vos idées avant de les expliquer, et ne prenez pas sur-tout les besoins de votre haine pour ceux de mon cœur. Que m'importe à moi que vous soyez l'ennemie du cardinal ? Si ce ministre a des torts envers vous, n'en eut-il aucun avec moi ? Je les dédaigne cependant ; et ne vois que mon devoir. Faites de même, et ne troublez plus mon repos par des projets que je ne puis souffrir et par des propos que je ne dois pas entendre. En agissant de la sorte, vous pouvez compter encore sur ma protection et sur mon attachement.

LETTRE XIX (incluse dans la suivante.)

Du duc de BUCKINGHAM, *à madame de* CHEVREUSE.

7 janvier, à Paris.

Vous me demandiez la cause de mon chagrin? Ah! je rentre chez moi, la mort dans l'ame! Avez-vous vu comme elle m'a traité! Quelle hauteur, quelle fierté, quel dédain! Et Buckingham l'a souffert! Mais peut-elle avilir et croit-elle offenser? Comme une divinité, que lui font ou les vœux ou les injures des mortels? Est-ce là pourtant ce que vous m'aviez promis? De quelle espérance, femme artificieuse, m'as-tu bercé? Et pourquoi? pour me surprendre mon secret, et par lui balancer le cardinal! Je suis donc bien méprisable à vos yeux? Moi trahir mon maître, mon ami, l'état pour une femme! Il en est

tant !... Ah ! profane, en est-il plusieurs, en est-il deux comme elle ? Mais que lui ai-je fait ? Pourquoi tant d'affabilité le premier jour, et de réserve aujourd'hui ? Voulait-elle m'énivrer d'abord, pour ensuite jouir de ma défaite ? Ne serait-elle donc qu'une coquette insensible ? Non, ce serait un crime de le penser. Mais que signifie sa conduite ? Je m'y perds et suis au désespoir. Comme je l'aurais aimée ! Avec quelle pureté ma flamme eut brûlé pour elle en silence ! Ah ! jamais je ne l'aurais compromise ! Heureux de remplir le vide de son cœur, je n'aurais pris de ma félicité d'autre confident qu'elle-même. L'amour-propre a besoin du bruit des applaudissemens ; mais l'amour vrai se nourrit de sa propre substance et se recueille dans ses triomphes ; et elle me rejette ! Que je vais la haïr ! Non, il la faut oublier. Il faut revenir à des nœuds mieux assortis. La femme d'Angleterre la plus belle et la plus tendre m'appelle, s'inquiète de mon absence, redoute ma légè-

reté, et j'abándonnerais celle qui me chérit pour celle qui me méprise ! Allons, terminons ces fêtes fatales, et revolons sur des rives plus fortunées oublier un moment d'erreur.

LETTRE XX.

De la Duchesse, à la Reine.

8 janvier.

Rassurez-vous, madame, je n'étais qu'une sotte, et l'on vous respecte trop pour vous aimer. Je transmets à Votre Majesté la lettre que M. de Buckingham vient de m'écrire ; elle y connaîtra ses vrais sentimens. Je n'ai plus qu'à vous féliciter de les partager, et à vous supplier de n'attribuer qu'à un zèle plus ardent qu'éclairé, l'extravagante pensée que j'avais osé concevoir.

LETTRE XXI.

Réponse.

8 janvier.

Je ne vous en veux pas, ma chère duchesse, et suis toujours votre meilleure amie. La lettre que je viens de lire me fait un vrai plaisir; je suis charmée de connaître mylord et de l'avoir bien jugé. Venez sur-le-champ : si vous n'avez rien à me dire, j'ai, moi, beaucoup à causer avec vous. Je vous attends en toute affection.

LETTRE XXII.

Du signor Giulò MAZARINI, *au Cardinal de* RICHELIEU.

Amiens, ce 10 mai, 16**.

Aux grands événemens, comme aux petites intrigues; aux révolutions

des états, comme aux démêlés des familles ; aux places d'un général, comme aux séductions d'un favori, Votre Eminence a coutume d'opposer son irréplicable *moi*, qui, semblable à celui de Médée, énerve tous les charmes, dissout toutes les difficultés. Plus circonspect, parce que je me sens moins fort, je n'ose cheminer qu'avec lenteur, précédé par une connaissance exacte du terrein. *le tems et moi* : c'est ma devise. Le tems ! son sablier me parait l'urne du destin ; de lui s'écoulent les événemens, dont l'observateur tient note ; et les exemples du passé deviennent des leçons pour l'avenir.

De ce sablier magique, il vient, Monseigneur, de sortir un fait qui vaut mieux que les conjectures et les réflexions. Selon l'ordre que m'en avait intimé Votre Eminence, c'était moins pour faire à la nouvelle reine, les honneurs de la cour de Rome, que je m'étais rendu à Amiens, qu'afin de surveiller l'ancienne. Il serait au-dessous de la sublimité de vos con-

ceptions habituelles, que je vous rendisse compte des moyens employés pour arriver à un résultat Quoiqu'à la hauteur, où ses talens l'ont placée, Votre Eminence ait pu les perdre de vue, à leurs produits, au moins, si peu qu'elle daigne se ressouvenir, elle en reconnaîtra facilement la source.

Une partie du cortège de Henriette arriva ici le six au soir. Lord Holant, resté à Amiens, durant les quatre mois que M. de Buckingham a passés à Paris, et qui vous ont paru si longs; lord Holant avait tout disposé pour que la réception de sa nouvelle souveraine, fut magnifique. Je vous fais grace des détails, pour arriver au seul fait qui nous attache.

Je reçus le sept, dans la matinée, la visite du *Père de Bérule* que l'on a donné pour confesseur à Henriette. En parlant de la reine Anne; il me témoigna combien l'intelligence qui régnait entre cette princesse et l'ambassadeur, fesait de plaisir aux vrais catholiques, qui y voyaient le présage de leur protection future

à la cour d'Angleterre. Cette remarque du respectable oratorien, prouve plus en faveur de sa piété, que de sa politique.

En effet, malgré le dédain réel, ou feint de la reine, il y a long-tems que vous et moi avons acquis la preuve de cette intelligence : mais il ne suffisait pas que nous l'eussions obtenue, il fallait la faire connaître au monarque. J'espère que l'aventure d'aujourd'hui ne laissera, à cet égard, rien de problématique.

Anne, descendue au gouvernement, est logée dans un pavillon, dont la chambre à coucher ouvre sur un parterre isolé, au fond de ce parterre, est un berceau de lilas rose et blanc. Il parait que c'était sous cet ombrage, qu'à la chûte du jour, la nouvelle Diane avait assigné rendez-vous à son Endymion.

Il y est arrivé le premier, s'est promené quelques instans, s'est assis sur un banc de verdure, où il a rêvé, la tête appuyée sur sa main ; s'est levé, et comme les derniers rayons du

crépuscule, jettaient encore quelques lueurs, il en a profité, pour tracer quelques mots, ou quelque chiffre sur l'écorce d'un arbuste voisin.

La reine est arrivée. A la suite d'une conversation tendre, animée et surtout confidentielle, où les deux amans ont récapitulé leurs intrigues, Anne a pris un air presque tragique, et de ce ton imposant, que vous lui connaissez, elle a dit au duc : oui, mon ami, je vous aime et ne veux point m'en taire ; je vous aime et me plais à le répéter. C'est même peu ; je tiens à mon amour plus qu'à la vie, et presqu'autant qu'à l'honneur. Mais gardez-vous de conclure de cet aveu, que je sois capable d'une faiblesse. J'ai long-temps caché sous le voile de l'indifférence et même de la fierté, le penchant que j'éprouvais pour vous. Qui fit un tel effort, peut regarder l'autre comme peu. Buckingham s'était mis à ses pieds : levez-vous, a-t-elle continué ; cette posture ne convient qu'aux amans heureux ou désespérés. Je suis trop honnête pour

vous mettre au nombre des premiers ; et vous êtes trop raisonnable pour vous placer parmi les autres. Puis après quelques instans de silence : voici, a-t-elle repris, l'instant du sacrifice ; soyez assez grand pour ne pas attendre une leçon de moi. Il faut nous séparer. Nous séparer, peut-être pour ne plus nous revoir. Assez fragile pour céder à un sentiment coupable, je ne suis pas assez hardie pour en contempler l'objet sous les yeux de mon mari. Ne me répliquez pas ; ne nous attendrissons point : montrons-nous dignes l'un de l'autre, en restant dignes de notre mutuelle estime. A ces mots, la princesse s'est levée ; elle est sortie du berceau, a mis la main sur ses yeux, et a marché lentement vers le pavillon. Buckingham, la pâleur sur le front, les yeux en pleurs, l'a suivie, l'a saisie assez brusquement par la main, et la contraignant à s'arrêter, il lui a dit d'une voix altérée : vous aimez avec trop de courage, pour aimer avec sincérité ; vous m'avez trompé ! La

reine alors a paru laisser tomber sur lui un regard de compassion, d'amour et de regrets; je dis a paru, car il fesait presque nuit, et la clarté de la lune qui commençait à se montrer, ne permettait pas qu'on vit distinctement les détails de cette pantomime. Puis avec un accent étouffé : quand une femme, a-t-elle dit, quand une reine hazarde de semblables démarches et risque de tels aveux, lui dire qu'elle n'aime point, ce n'est pas se montrer ingrat, c'est se déclarer insensé. Les insensés ne méritent que la pitié; mais celui qui le devient par amour est digne d'une autre récompense. Viens, ajouta-t-elle en sanglottant, dispose aussi de la personne, puisque tu as disposé du cœur. Tu n'as pas su jouir de cette délicatesse, dont tu m'avais tant vanté les charmes; viens jouir de ma honte. Je m'abandonne à toi. Anne s'est évanouie; elle est tombée aux pieds de Buckingham, qui l'a enlevée et transportée dans le pavillon. Là finit le rôle de

l'observateur, qui pourtant n'a pas cessé de faire sentinelle. Le balcon s'est refermé; personne n'a troublé la solitude de ce lieu, et il était près de six heures, quand mylord s'est retiré. Voyez, Monseigneur, à tirer parti de cette scène du *Pastor Fidò*.

LETTRE XXIII.

Du baron des ANGLECOURTS, *à la baronne de* LOUVIGNY.

Ce 27 décembre 16**. (à Joigny-sur-Yonne.)

En conséquence de la lettre de madame de Chevreuse, j'étais rendu à Paris le 24. Le 25, les douleurs, qui avaient commencé à se manifester dans la nuit, ont pris un caractère sérieux. On m'a logé dans un arrière cabinet, où j'ai trouvé pour toute dissipation, un volume de l'Histoire de France de Mézeray. Je me suis mis à réfléchir au rang qu'y tiendrait l'évènement du jour, qui y aura sa

place, car tout se sait. Madame de Chevreuse venait me visiter chaque dix à douze minutes. Vers deux heures, elle m'a apporté deux biscuits avec une caraffe de vin, n'ayant rien osé demander aux offices. Le soir, elle est rentrée fort effrayée, et m'a appris que la reine était accouchée d'une fille. Comme un enfant de ce sèxe ne tire point à conséquence pour le cas actuel, on l'a remis à la sage-femme, qui n'a pas vu le visage de l'accouchée, couvert d'un masque, et qui avait été conduite dans une voiture fermée, et les yeux bandés. Un hazard bien heureux retient toujours à Lyon le roi convalescent de sa campagne d'Italie. Notre pauvre maîtresse a prétendu que la naissance de sa fille n'était que la moitié de la besogne. En conséquence, pour lui complaire, j'ai couché sur deux matelats, dans l'arrière-cabinet. Effectivement, elle s'est réveillée avec les douleurs. En une heure et demie, elle a été libérée; et madame de Che-

vreuse m'a apporté l'enfant, qui, pour cette fois, est un beau garçon. Je l'ai enveloppé dans mon manteau; je suis descendu par l'escalier des cabinets secrets, et me suis échappé par la petite cour. Ma chaise m'attendait sous le mur; j'y suis monté, et me voilà. Au snrplus, ce n'a pas été sans peine. Le marmot nous a tracassé, et sans Germain, qui lui a coustamment exprimé sur les lêvres une fine éponge imbibée de lait, je ne sais comment je m'en serais tiré. Ainsi voilà sa première nourrice. Prévenez-en, faites préparer l'autre, notre bonne Jobin. Je suis curieux de voir comment Onézyme recevra le nouveau venu. Pour vous, ma sœur, vous n'avez pas oublié le rôle que vous avez à jouer. Partez pour Paris, aussi-tôt après m'avoir embrassé; et rappellez vous qu'il ne s'agit pas seulement de servir notre maîtresse, mais de lui sauver l'honneur et la vie.

Fin des Lettres.

— Le style de ces mémoires, nuancé ou plutôt bigarré, par tant de couleurs diverses, va changer encore. Commencés avec quelque méthode, ils ont été quittés cent fois et cent fois repris. J'en transmets les feuillets successifs à ceux pour qui je les trace; et ils les reçoivent encore humides de mes larmes. Des infirmités, suites inévitables et funestes de mes revers, ne me permettaient plus de donner à ce qui me reste à écrire les mêmes développemens. On y trouvera toutefois mes sentimens et mon cœur. Il ne me restait d'autre consolation que de les épancher dans le journal presque quotidien de ma détention. Si mes persécuteurs avaient pu me le ravir, je priverais des détails qu'il comporte, ceux qui les sollicitent; car ma mémoire minutieusement fidèle pour les objets lointains, reproduit moins aisément ceux d'une époque plus rapprochée. C'est que mon ame meurtrie ne conçoit que la souffrance et que mes organes affaiblis n'exhalent que la douleur.

JOURNAL DE MA DÉTENTION.

15 *octobre* 16**. Il y a aujourd'hui quatre mois que je suis exilé de l'univers et confiné dans ce désert sauvage. J'y ai pour unique compagnie le gouverneur du château. Son nom, que je sais depuis quelques jours, est *S.-Mars*; son état est le militaire; son grade, capitaine-commandant, à ce que je présume. Quoique d'un naturel réservé, il n'est pas défiant, et quoique ministre du gouvernement qui me persécute, il est sensible. Je lui parle souvent d'Onézyme et de mon père; mais si je garde sur ces deux objets si chers un silence, qu'il trouve trop long, c'est lui qui le rompt le premier. Il n'en est pas de même sur la reine, ses ministres, ou le jeune roi. Voilà plusieurs tentatives que je fais pour amener la conversation sur eux: impossible. Au moment même où dernièrement, j'articulais le nom de l'un de ces personnages, M. de S.-Mars a posé le doigt en travers

sur les lêvres, et s'est éloigné. Hier soir, il me disait: parlez bas, même quand vous parlez seul. Ces canons ont une voix et ces murs ont des oreilles.

19. Ce matin, M. de S.-Mars m'a consigné dans ma chambre. En poussant les verroux, il m'a fait, à travers le guichet, des civilités et des excuses; il avoit un air préoccupé.

20. Pas de changement à la consigne d'hier. Je me suis mis à lire l'*Imitation de Jésus-Christ*; c'est un ouvrage divin, dont je conseille la lecture aux affligés. Ils y trouveront une source de consolations.

21. Le gouverneur est venu me mettre en *liberté*, c'est-à-dire me faire sortir d'un coin de ma cage pour me permettre la cage entière. J'ai remarqué avec surprise que le geolier et le porte-clef avaient été changés.

Nuit du 21 *au* 22. Je viens d'être réveillé par un grand bruit que j'ai cru entendre dans le tuyau de ma cheminée. Sur le champ le souvenir de Didier m'a frappé, et je me suis retracé l'enlèvement d'Oné-

zyme. Oh! si elle était avec moi! Seulement si Didier!... Mais le bruit redouble, et semble un avertissement. Mon cœur bat à coups redoublés. Portons avec précaution ma lampe, jusque sous le manteau. Dieux! un paquet cacheté!... Le cachet du baron! L'écriture d'Onézyme!... Je me meurs!...

22. Les évanouissemens causés par le plaisir ne sont pas dangereux. Le mien a peu duré. J'en suis sorti dans un état de calme délicieux, qui m'a donné l'idée des béatitudes célestes. Je tenais dans mes mains, je posais sur mon cœur, je pressais sur mes lèvres, cette lettre précieuse, qui a traversé les villes, les royaumes, les déserts, qui a trompé la haine des tyrans et bravé la vigilance de leurs satellites, pour apporter à un pauvre prisonnier la vie et le bonheur. Des larmes de joie ont coulé de mes yeux creusés d'en verser de tristesse. J'ai voulu lire: ô angoisse inexprimable! un tourbillon de vent descendu de la cheminée avait éteint ma lampe! Il

m'a fallu attendre jusqu'au jour, interrogeant sans cesse de mes doigts contractés cette frêle enveloppe, sous laquelle, peut-être, reposent mes destins.

Qu'ai-je lu ? Mon épouse au couvent ! Le baron ouvertement déclaré contre la régente ! Et Didier près de moi ! Quelle nouvelle source de surprises, de réflexions et peut-être de malheurs ! » Un faux avis commu-
» niqué, il y a deux jours au gou-
» verneur, et qui compromet vos
» gardiens, le forcera à les renvoyer.
» Leurs remplaçans sont prêts; Di-
» dier est l'un d'eux. Dans le jour,
» pas un mot de sa part ; pas un geste
» de la vôtre. Chaque nuit, s'il le
» faut, un nouveau message. Suivez-
» en les instructions en aveugle et
» ponctuellement. »

Le gouverneur sort et m'a parlé : Je viens, sans le vouloir, de vous préparer de nouvelles peines, ou plutôt d'assurer la prolongation de celles-ci ; mais mon devoir avant tout. Vos geoliers s'entendaient pour me

tromper et pour vous servir. Cette nuit même, le porte-clef devait vous proposer de vous élargir. Dans votre position, on refuse difficilement une offre semblable. Mais j'ai été averti par une dépêche ministérielle. Il parait que M. des Anglecourts remue ciel et terre en votre faveur; cela est naturel. A sa place, j'en ferais autant. Mais je suis sur la défensive, il ne le trouvera pas mauvais: à ma place, il ferait de même. — M. de S.-Mars m'a ensuite appris que le guichetier et le porte-clef étaient étrangers, ce qui les dépayse un peu. Quand au dernier, il est sourd-muet. Ce sourd-muet, c'est Didier.

La soirée était superbe, il y avait au ciel des reflets d'une richesse extraordinaire: on eut dit des fleuves d'émeraudes sablés d'or, dont les bords seraient plantés de grands arbres de nacre et de corail. Ces beaux aspects s'accordant avec l'allégresse de mon cœur, je me suis promené long-tems sur la plate-forme du bastion intérieur. Delà on découvre une

immense et longue vallée terminée par la frontière du Piémont. J'ai voulu monter sur la seconde banquette. Plus prompt que l'éclair, le porte-clef, qui me suivait, sans que je m'en fusse apperçu, s'est élancé sur moi; et d'un vrai poignet de crocheteur, il m'a secoué et serré à la gorge, en murmurant quelques sons inarticulés. Aux larmes qui roulaient dans ses yeux, j'ai reconnu Didier, et par un mouvement involontaire, j'ai voulu l'embrasser. Le gouverneur approchait, mon fidèle domestique a redoublé ses rebuffades et m'a entrainé au pied de la plateforme. Presque terrassé par lui: Fort bien, lui ai-je dit, mais tu te déguises trop. M. de S.-Mars n'a pu s'empêcher de rire en voyant ce débat.

A la première page du volume de l'*Imitation de J.-C.* demeuré ouvert sur ma table, j'ai lu ce verset écrit par une main inconnue : » Au jour » de ta détresse, invoque le seigneur » et il t'exaucera. » Je me suis couché, en l'implorant pour la liberté

d'Onézyme, pour les succès de mon père, pour notre prochaine réunion. Mais j'ai peu dormi, inquiet sur la visite, ou au moins les nouvelles nocturnes qui m'étaient promises. Je n'en ai pas reçu.

1er. *novembre.* Une semaine sans le moindre coup-d'œil de jour, sans le plus léger avertissement de nuit. Didier, que je remarque toujours sur mes pas, n'arrête jamais ses regards sur moi, même en l'absence du gouverneur. Me serais-je abusé sur la fidélité de ce serviteur? Qu'ai-je dit? Ah! combien le malheur rend défiant et injuste!

2. On me sert des œufs frais pour déjeûner; car quoique sous un ciel de glace, le gouverneur a le secret de faire pondre ses poules. Dans un de ces œufs, je trouve un petit billet roulé: » Pardonnez, mon cher maître,
» aux duretés que j'affecte, c'est pour
» vous mieux servir. Je suis surveillé
» par mon camarade, vendu à vos
» ennemis. C'est pourquoi je ne
» puis risquer les visites de nuit.

» Mais quand il y aura des nou-
» velles, vous les lirez sur le parapet
» du bastion intérieur. Comptez sur
» moi à la mort. » Sur le parapet du bastion! Par quel moyen? Je m'y m'y perds.

3. Aujourd'hui, je me suis hâté de porter mes pas vers le bastion. Tandis que j'y allais, le vent a soufflé à mes pieds un lambeau de papier que j'ai ramassé, sur un coup-d'œil de Didier, le premier qu'il se soit encore permis. Au crayon étaient tracés ces mots: » Il y a des nou-
» velles, mais pas de neige; on ne
» peut s'expliquer. A demain. » Cette phrase n'a aucun sens pour moi.

4. Je hésitais, ce matin, d'aller sur la plate-forme. Didier, passant près de moi, et me heurtant, en feignant de ne pas me voir, a dit très-bas et très-vite: » Il a neigé; allez au bas-
» tion! » Je m'y suis rendu. Sur une couche légère de neige, on avait tracé en lettres de dix pouces de hauteur: » L'armée de Savoye est sous
» le canon de... » J'avais à peine

assemblé ces mots, que le pied de Didier, qui me suivait, les avait effacés. Le gouverneur était sur ses pas. Il lui montrait, d'un air indigné, les débris de l'inscription, que M. de S.-Mars cherchait péniblement à deviner. Je lui ai dit, d'un ton de mauvaise humeur : ce sourd-muet est d'une surveillance fatigante ; ne puis-je tracer des noms qui me sont chers, sans qu'il y trouve un crime ? et je me suis éloigné. Le gouverneur a dit à par-soi, en le regardant: voilà l'homme qu'il me faut!

5. J'ai rêvé toute la nuit au sens de l'inscription suspendu si à contre temps. Sous le canon de quelle place pouvait être avancée l'armée de Savoye, et que m'importait ? Mais si cela m'eut peu intéressé, pourquoi Didier eut-il mis tant d'importance à m'en instruire ? Pour avoir cette solution, il faut aller à la plate-forme ; malheureusement il n'a pas neigé.

6. L'autre guichetier m'a fait un signe, en m'indiquant du doigt le mufle de la fontaine, qui est à sec

depuis le redoublement du froid; j'y ai trouvé un billet, que voici: » Ayez » courage, infortuné jeune homme, » et prenez patience: on s'intéresse » vivement à vous. A votre âge, et » dans la cruelle position, où vous » réduit la méchanceté de vos en- » nemis, il n'est pas que vous n'eus- » siez des desirs et des projets. Si » la personne qui trace ce billet, » vous inspire quelque confiance, » faites-lui en part; elle s'empres- » sera de vous seconder. Votre ré- » ponse, où vous avez trouvé ce » papier. »

Il me jetta dans une pénible alternative. Le malheureux ouvre si aisément son ame à l'espérance d'un mieux, que j'éprouvais une forte tentation de manifester mes sentimens. D'autre part, l'avertissement de Didier me glaçait de crainte. Si par une confiance hazardée, j'allais commettre le sort d'Onézyme, celui du Baron, le mien!... Sans me livrer en aveugle, j'ai cru pouvoir éprouver

les facultés et l'intention du donneur d'avis :

» On accepte vos offres avec re-
» connaissance, ai-je répondu, et l'on
» veut sur le champ les mettre à l'es-
» sai. Ci-joint une lettre que l'intérêt,
» autant que la pitié vous engagent
» à remettre à son adresse. En en
» transmettant la répouse dans quinze
» jours, il y a dix louis pour vous. »

7 Plusieurs pelottes de neige descendues par le tuyau de ma cheminée, ont presqu'éteint mon feu. Les premieres m'ont peu surpris. Enfin j'ai réfléchi; et n'attendant pas qu'elles fussent toutes fondues, j'en ai brisé une, qui renfermait un billet, dans lequel Didier avait écrit: » Défiez-
» vous des gestes et des invitations
» de mon camarade; encore une fois,
» c'est un fourbe. — L'armée de Sa-
» voye, dont la gauche est comman-
» dée par M. de Beaufort, marche
» contre la place. Celle des mécon-
» tens se forme sous les murs de
» Bordeaux; toutes deux ont votre
» prison pour rendez-vous. »

8 *au* 15. Rien de nouveau. Des projets dans ma tête ; des espérances dans mon cœur : peut-être, hélas! rien de réel !

16. La neige tombée abondamment cette nuit, me faisait augurer que, s'il y avait quelques nouvelles, je les lirais facilement sur la plate-forme du bastion. Je m'y suis transporté, il n'y avait rien. Mais à ma grande surprise et à mon indicible ravissement, j'ai entrevu des fumées lointaines, et à ce qu'il m'a paru, quelques flammes. Serait-ce M. de Beaufort ? Le guichetier est venu me faire retirer.

17. Le gouverneur, après un préambule qui m'a paru l'embarrasser, m'a signifié les arrêts dans ma chambre, sous prétexte de réparations à effectuer dans le château. Didier qui l'accompagnait, en se tenant à quelques pas derrière lui, m'a montré une noix. Jusqu'alors, je n'ai pas compris cette nouvelle indication.

18. Je ne crois pas m'être trompé en conjecturant que les approches de

l'armée ont commandé au gouverneur ce redoublement de surveillance. Toute cette nuit, j'ai entendu des bruits extraordinaires et souterreins. A quoi les attribuer? Je donnerais dix ans de ma vie, pour me promener un quart d'heure sur le bastion.

19 *au* 23. Un calme effrayant durant le jour, des tumultes sourds pendant la nuit: voilà comment vient de s'écouler ce temps.

24. Des noix ont paru au dessert de mon diner; je me suis rappellé celle de Didier. Après en avoir cassé neuf sans succès, j'ai trouvé dans la dixième, vuidée de son amande, un ruban de parchemin dont j'ai dévoré le contenu : » Le gouverneur est » dans la désolation; la garnison qui » devait être augmentée d'un batail- » lon entier, ne l'a été que de cent » cinquante hommes. Cependant » l'armée Savoyarde est à deux por- » tées de canon. Si j'avais à ma dis- » position vingt-cinq louis, je cor- » romperais les sentinelles et ménage- » rais votre évasion. Car s'il faut s'en

» rapporter au siége, cela peut être
» long. Le château du côté de la
» vallée est bâtie à pic et presqu'inat-
» taquable. Le gouverneur a d'ail-
» leurs l'ordre de faire jouer les
» mines, et on les charge chaque
» nuit. » Si j'avais vingt-cinq louis, je ménagerais votre évasion!... Je ne les ai pas monnoyés; car, à mon arrivée, le gouverneur a exigé que je lui remise ma bourse. Mais je possède quelques bijoux, des diamans... Une idée lumineuse me frappe. Je vais démonter les diamans dont se compose l'entourage de mes chers portraits... Pardonnez, images cruelles et pourtant révérées; vos traits enchanteurs doivent assez à la nature, sans avoir besoin des ornemens de l'art. Chaque brillant sorti de son alvéole, va se nicher dans les coquilles des noix que j'ai ouvertes et vuidées, je les maintiens avec de la cire; et quand mes deux gardiens viennent, selon leur coutume, me desservir, je les partage entr'eux, en observant de donner à Didier celles que j'ai remar-

quées. Cela fait, je deviens un peu plus tranquille ; et nonobstant les mouvemens qui se continuent, je dors d'un profond sommeil presque paisible.

25. Pas le plus léger changement dans ma position. Je me suis amusé à écrire quelques pensées morales sur la singularité de ma destinée. Généralisées, elles sont applicables à tous les malheureux ; mais il serait difficile de les particulariser pour d'autres que pour moi. Je me crois dans une situation unique.

26. Ce matin j'ai été réveillé par quelques coups de canon éloignés. Le gouverneur vient de sortir de chez moi ; il avait toujours l'air préoccupé qui ne le quitte plus. Deux volées d'artillerie très-rapprochées ont retenti à nos oreilles, et l'ont fait tressaillir. Qu'est-ce que cela, me suis-je écrié, avec étonnement ? Je n'ai rien entendu, a répondu M. de S.-Mars ; et il m'a quitté.

27. Les canonnades se sont répétées de quart-d'heure en quart-d'heure

presque toute la nuit, et toutes à des distances variées. Je ne crois pas que la place ait riposté, et me doute qu'elle est flanquée de quelque redoute du côté de la vallée. C'est là sans doute où se sera engagée l'affaire.

28. Une détonnation effroyable parait l'avoir terminée. Durant toute la nuit dernière et tout ce jour, je n'ai rien entendu; ce qui toutefois ne diminue pas mes inquiétudes. je n'ai pas de nouvelles de Didier.

29. Même silence de sa part, même anxiétés de la miennne.

30. Enfin ce matin, une grosse boule de neige, tombée, comme une bombe, au centre de mon foyer, m'a apporté ses heureuses annonces :

» La redoute qui défendait le châ-
» teau a été emportée par M. de Beau-
» fort, qui a prolongé ses intelligences
» jusqu'à vous. Toutes les sentinelles
» d'onze heures avant minuit, nous
» sont vendues; et s'il s'en trouvait de
» changées et qui réssis'assent, elles
» seront égorgées. Tenez-vous prêt

» à dix heures quarante-huit minutes.
» A la cinquantième marquée, un
» coup de canon de la redoute sera
» le signal. La place répondra par
» un autre, auquel répliquera un troi-
» sième. Au même moment, la porte
» de votre appartement sera enfoncée
» par le premier factionnaire et par
» moi; et comme il serait dangereux
» que vous vous servissiez d'armes,
» vous vous laisserez enlever, sans
» témoigner aucun mouvement. Ce-
» pendant, pour cinq heures, vous
» recevrez deux pistolets et deux poi-
» gnards. Si la nécessité vous ordonne
» d'en faire usage, que la prudence
» en modère l'action. Le mot d'ordre
» est : *Charles et Énezyme.* » —
J'ai relu ce consolant écrit plus de trente fois de suite; je l'ai arrosé de larmes, et couvert des baisers de la reconnaissance. Brave et intelligent Didier! L'affection a donc aussi ses héros! ô providence, délivre-moi, ne fut-ce que pour le recompenser!
A midi. Le gouverneur est entré à onze heures et demie, précédé par

le guichetier qui, en posant sur ma console, des pains destinés à mon alimentement, m'a fait un signe d'intelligence. Sur-le-champ, je me suis imaginé que c'était la réponse à la lettre, que cet homme, ou ceux dont il est l'agent, a offert de transmettre à Onezyme ; et je l'ai remercié par un coup-d'œil. M. de S. Mars, après avoir visité d'un air inquiet, tout mon appartement, est sorti sans me parler, et en me lançant, je crois, un regard mécontent. Serait-il instruit du complot de Didier ?

Des trois pains apportés par le guichetier, l'un était marqué d'une croix; je l'ai ouvert : il renfermait deux petits pistolets et deux dagues florentines ; ce billet y était joint : » L'accord » assure le succès, le porte-clef et » moi ne fesons qu'un ; c'est en son » nom que je réalise sa promesse. » Encore quelques heures, la victoire » est à nous ! » J'ai examiné les armes; elles sont en bon état : les pistolets à deux coups sont chargés à double charge, les poignards sont d'une

trempe fine et à ressort. J'ai caché les uns et les autres dans ma ceinture.

A trois heures. Mes portes se sont ouvertes avec fracas. Le gouverneur est entré au milieu d'une escorte de quatre soldats, sabre nud et pistolets au poingt. Monsieur, m'a-t-il dit, je suis affligé de vous causer de la peine ; mais mon devoir l'exige. C'est à vous à ne pas me forcer d'être cruel, lorsqu'il me suffit d'être exact. Quoique vous ignoriez l'état des choses, les mouvemens qui se manifestent dans ce château, depuis quelques jours, n'ont pu manquer d'éveiller vos soupçons. C'est vous, monsieur, qui les occasionnez, ces mouvemens. Je ne sais quelle bande de malveillans sont avancés jusques sous les glacis, d'où ils ont eu l'insolence d'entamer quelques escarmouces. Quoique repoussés avec perte, comme la trahison ou l'impéritie les a rendus maîtres d'une position assez avantageuse, je n'ai pu me dispenser de recevoir de leur part un parlementaire. Je n'ai

voulu entendre ses intentions, et lui expliquer les miennes, que devant vous, afin de vous prouver, ainsi qu'à ceux qui l'envoyent, que je sais unir la générosité au pouvoir. Qu'on l'introduise.

Le parlementaire, les yeux bandés, a été admis. Il a dit : que l'armée de Son Altesse *Emmanuel de Savoie*, commandée par M. de Beaufort, s'étant emparé du fort de la Corniche, elle avait, à la faveur de cette première capture, assuré la facilité d'une conquête plus importante ; mais que l'intention de M. le duc, étant de ne pousser les choses à l'extrême, qu'autant que la résistance de M. le gouverneur l'y contraindrait, il offrait de suspendre toutes hostilités, et même de renoncer à l'entreprise, si M. de St.-Mars voulait remettre aux mains de M. le duc, l'illustre prisonnier pour les droits duquel ce prince était armé. Le gouverneur a répondu : ce château ne renferme d'autre prisonnier que celui-ci... A ces mots, le parlementaire a tourné les yeux

vers moi ; il m'a fixé un instant avec un attendrissement mêlé de surprise ; puis fléchissant le genouil et me tendant les bras, il s'est écrié : Ah ! prince ! ... Le gouverneur, que ce mouvement avait interrompu, a repris : je n'ai, dis-je, dans ces remparts que ce prisonnier, dont j'ignore, et dont je dois ignorer les droits. Ceux du roi mon maître, ne sont pas problêmatiques, et c'est pour les maintenir, que je vous ordonne de reporter au chef de votre bande, cette réponse décisive. Je ne rendrai point la place, et suis décidé à m'ensevelir sous ses ruines, si je ne parviens pas à écraser sous celles de la Corniche, votre troupe insurgente. Quant au prisonnier, si jamais j'étais contraint à céder, vous ne l'auriez que mort. Ce sont les ordres de mon gouvernement. Retirez-vous. — Vil agent de l'usurpateur, s'est écrié le parlementaire, en s'en allant, ton audace et ta cruauté ne resteront pas impunies. Si tu oses porter sur le prince, tes mains mercénaires et criminelles,

compte sur la plus éclatante vengeance! — Vous m'avez entendu, Monsieur, m'a dit alors le gouverneur. Je souhaite et j'espère que de telles extrêmités sont impossibles; mais si les événemens déconcertaient le courage, sachez que je remplirai mes sermens.

A dix heures. L'heure de ma délivrance, de mon supplice peut-être, s'approche. Dieu, protecteur de l'innocence, je désavoue ceux qui s'arment pour me conquérir du pouvoir. Ce serait acheter le trône trop cher, s'il le fallait payer du sang de mes amis. Tant d'ambition, tant de fracas, conviennent mal à mon caractère et à mes désirs. Il ne me faut qu'Onézyme et la liberté!

Trente minutes après dix heures. J'ai essayé de regarder à travers mon guichet; il est fermé. Il m'a semblé qu'on changeait la sentinelle; ce n'est pourtant qu'à onze heures qu'on la relève ordinairement.

Chaque seconde précipite ma destinée. L'on dirait à mon attention,

à fixer cette aiguille, que mon sort est attaché à ses oscillations. Je veux lire, et mes yeux ne peuvent distinguer ces caractères confus... J'ai besoin de réfléchir ; toutes mes pensées roulent dans ma tête en cahos nuageux... J'écris des mots vagues et sans liaisons ; je me promène à pas lents, absorbé dans ma contemplation effrayante.. à pas précipités, emporté par un tourbillon d'inexplicables idées... Je m'arrête, j'écoute, je n'entends rien !... Je m'assieds, je veux calmer mes sens, leur agitation redouble! Quelle soif brûlante!... La fièvre me dévore!... Dieu, dieu, quarante-cinq.. Quarante-sept!... Le canon de la redoute!... celui du château!... la réplique!... C'en est fait! je vais être libre... ou mourir!... — Du courage, allons, du sang-froid, de la fermeté!.. O ma chère Onézyme!... O mon Dieu!

. . . . . .

Un intervalle, que je n'ai mesuré que par les accès de la souffrance et les périodes de la fièvre, vient de

s'écouler. J'habite de nouveaux cachots ; j'avais osé concevoir la liberté, ou desirer la mort. La mort a été sourde, et la liberté n'est plus pour moi. Mon sort est accompli ; envisageons-le d'un œil sec ; et si la main d'une implacable destinée a déployé pour jamais le rideau, entre le monde et moi, opposons à son injustice une constance inébranlable. Il est beau d'être malheureux, quand on peut faire rougir ses ennemis.

Que je reprenne la trace de mes souvenirs. Abrégeons, par un travail cher à mon cœur, les longues heures de la captivité. Si la précision des dates m'échappe, n'ai-je pas, pour classer mes idées et fixer les faits, une chronologie plus sûre ? mes sentimens.

A peine la troisième salve avait-elle riposté, que, selon l'avis de Didier, mes portes enfoncées me montrent deux hommes masqués, dont l'un, après m'avoir dit à l'oreille le mot d'ordre, tire de sa poche un masque de velours noir, presqu'en

forme de casque gothique, et m'en emboîte la tête. La mentonnière mobile, au moyen d'un ressort d'acier, se ferme avec un petit claquement qui me fait tressaillir; mais tout entier à la chaleur du moment, je marche avec une rapidité sur les pas de mes deux guides, dont chacun me tenait une main et qui m'entraînaient vivement. Au pied de l'escalier, ils me saisissent, me soulèvent et me portent à travers les souterreins des fortifications. A l'entrée du chemin couvert, un soldat aussi masqué se présenta avec une lampe, dont il éclaira notre marche. Elle fut leste; après quelques tortuosités, deux portes de fer s'offrent et sont franchies: une voiture touchait au seuil de la dernière; on m'y jette; mes porteurs prennent place à côté de moi, et nous partons. Tout cela se passa en silence de part et d'autre; je l'observais strictement, satisfait de me conformer aux instructions de Didier, que je voyais suivies de point en point. Aux premiers rayons du

jour, nous avions traversé les montagnes, et notre chaise roulait dans une belle vallée. Je ne doutai pas que je fusse en Piémont.

Mes guides cependant demeuraient taciturnes. Plus d'une fois, pendant la nuit et plus souvent encore depuis qu'il faisait jour, j'avais tendrement serré dans mes mains, la main de celui que je croyais mon domestique. O mon cher Didier, lui dis-je à plusieurs reprises, que ne te dois-je point ? La liberté, la vie, mon père, Onézyme! O mon fidèle ami, comment te payer ces bienfaits?... Désabusez-vous, me répondit une voix inconnue ; vous n'êtes point libre, et je ne suis pas Didier. Non, la foudre creusant un abyme à mes pieds m'eut moins épouvanté. Je restai immobile, muet, sans pensée et sans sentiment. Je ne suis pas libre et vous n'êtes pas Didier, m'écriai-je pourtant avec effort? Mais, où vais-je, que me veut-on, et qui êtes-vous? C'est ce que vous ne tarderez pas à apprendre, reprit la même voix. Maintenant il

suffit de vous laisser conduire. Je ne suis pas libre, répétai-je lugubrement, pendant le silence qui se rétablit! Je suis donc trahi par ce que j'ai de plus cher, ou plutôt il a été trahi lui-même! Je ne suis pas libre! que me reste-t-il sur la terre, puisqu'en perdant jusqu'à l'espoir de ma liberté, je perds aussi celui de revoir Onézyme! Ah! il faut mourir! Et par un mouvement machinal et désespéré, je portais la main à ma ceinture, pour y saisir un pistolet. On a craint cet emportement, me dit l'inconnu, et on a su le prévenir; vous êtes désarmé. Ces derniers mots produisirent sur moi l'effet le plus extraordinaire et le plus inattendu. Il me sembla que la rage du désespoir s'éteignait tout-à-coup dans mon sein. Le calme y entra subitement, et au grand étonnement de mes gardiens, sans doute, je ne fis que répéter doucement: Ah! je suis désarmé! Tant mieux, on m'épargne un grand crime! Après quoi, je gardai un silence paisible, qu'interrompaient seulement quelques questions indiffé-

rentes, auxquelles presque toujours on jugea à propos de répondre. J'ai conclu de ce prompt changement que, sur les personnes de mon caractère dont la sensibilité exalte habituellement les organes, la nature agissait plutôt par choc qu'insensiblement; comme si dans sa prévoyante bonté, elle préférait leur faire boire d'un trait la coupe d'amertume, à la leur distiller goutte à goutte.

Je remarquai, durant ce second transport, assez semblable au premier, qu'il en différait pourtant par plusieurs circonstances. Après celle du déguisement de mes guides, la plus notable se trouvait dans la manière de voyager. Au lieu d'être dans une voiture hermétiquement fermée, il m'était facile, à travers les glaces transparentes, de voir et d'être vu. Nous descendions aussi dans les auberges, où la singularité de notre mascarade attirait un peu les regards, mais en même tems semblait les intimider. Quant au sommeil, il ne m'était loisible de le goûter qu'avec mon casque; mes gar-

diens m'avaient déclaré, dès la première nuit, qu'il fermait par un ressort dont ils ignoraient le secret. Au surplus, je ne fus pas long-tems à m'accoutumer à cette nouvelle sujétion : le contour entier et l'emboîtement du crâne et du visage étant, comme je l'ai dit, en velours noir, doublé de soie, et les ressorts de la mentonnière se trouvant assez souples et assez mobiles, pour s'adapter parfaitement aux ligamens de la mâchoire et aux muscles de la bouche.

Ce fut dans cet état, que le quatrième jour, au soleil couchant, nous arrivâmes dans un hameau, sur les bords de la mer. Jamais son aspect n'avait frappé mes yeux ; et malgré la mélancolie de ma situation, je retrouvai assez d'enthousiasme, pour ne pas contempler de sang-froid cet imposant spectacle. Toutefois sa magnificence et son éclat, perdirent de leur prix, pour moi, lorsqu'un petit bâtiment de transport, amarré sous le terre que j'avais gravi, me fut indiqué comme devant servir à compleller

mon exil. Toutes les plaies de mon cœur se rouvrirent et saignèrent douloureusement. Tant que je foulais le sol natal, une aimable illusion me faisait croire que je respirais le même air qu'Onézyme. Mais ses soupirs et mes sanglots pourront-ils franchir l'immense espace des mers? Et dans quel lointain climat, sous quel ciel sauvage, plait-il au despotisme d'envoyer sa victime? O reine! Se peut-il que la funeste science des gouvernemens, se peut-il que les besoins de l'ambition, étouffent jusques dans leurs principes, la nature et l'amour? Pourquoi de mon berceau ne fîtes-vous pas un cercueil? Vous m'eussiez épargné des années d'agonie.

Je montaisur l'esquif, en dévorant mes larmes Mes conducteurs, par les égards qu'ils me témoignaient, paraissaient me plaindre; mais je jugeais à leur silence, qu'il était contre leur mission de me consoler.

Les derniers feux du soir se brisaient dans les vapeurs de l'horison, borné par une masse qu'ils teignaient

de lueurs scarlatines. On eut dit un édifice incendié. C'était ma destination : nous ne mîmes pas à l'atteindre plus de deux heures, et la nuit noircissait la mer et le ciel, quand notre barque mouilla au pied de la tour. Des hommes portant armes et flambeaux , bordaient le rivage. Ils me reçurent avec un silence également sinistre et respectueux. Après m'avoir environné, ils me conduisirent dans l'enceinte de la forteresse, que la tour commandait de si loin. Après quelques préliminaires fastidieux, des geoliers me précédèrent dans un escalier étroit et tournant, au haut duquel, sur une plate-forme élevée, ouvraient les chambres du donjon. La mienne me fut indiquée; une sorte de domestique fut installé près de moi, pour veiller à tous mes besoins ; et c'est de là, où peut-être, je suis condamné à user ma vie, c'est de ce donjon que j'écris.

Dans les longues journées du loisir chagrinant, que me laisse ma réclusion, j'aime à contempler la mer,

sous ses différens aspects, et trouve; entr'eux et la situation de mon ame de secrets rapports. Lorsqu'un calme heureux plane sur ses flots, quand leur miroir immobile réfléchit, sans les altérer, les paysages de la terre et la voûte des cieux, je me retrace ces momens si courts et si fortunés, où mon paisible cœur, répétait, avec facilité, les leçons, les sentimens, les discours, l'image d'Onézyme. Le soleil qui, du sein d'un océan de pourpre et de vermeil, monte insensiblement sur l'azur de l'horison, me peint les premières années de notre enfance, où tout brillait pour nous d'innocence et de candeur. Un ciel ardent, qui change en lac de feu, les vagues, qu'on croirait bouillonnantes : c'est cette époque de ma vie, quand la nature allumait pour moi son flambeau, que l'ambition et le ressentiment échangèrent contre la torche des vengeances. Mais, où mon sort semble écrit tout entier, en caractères à-la-fois augustes et terribles, c'est lorsque l tourmente étale sur les eaux ses ra

vages et son horreur. Ces funèbres rideaux de nuages, qu'une main invisible déploie; ces bruïssemens sourds et lointains; ces mugissemens, tantôt lugubres et étouffés, tantôt rauques et perçans; ces balancemens formidables de l'océan qui se soulève tout entier, s'élance en montagnes jusques aux nues, se creuse comme des vallées, jusques aux abymes, et retombe et se brise en verdâtres écumes; ces voix de la tempête, qui mêlent à la voix des tonnères, leur épouvantable harmonie; ces silences plus effrayans que le fracas; enfin ce mêlange de ténèbres épaisses et de lueurs blafardes; toute cette pompe horrible de la nature, dans ses jours de deuil: voilà ce qui imite mes tourmens intestins, ma tristesse profonde, mes inquiétudes continuelles, mes déchiremens, mes angoisses, et jusqu'à ces instans trompeurs, où la douleur semble m'accorder une trêve, garantie par l'espérance; voilà les tableaux faits pour l'œil d'un malheureux, ceux qu'il caresse dans sa misantropie, et

qui, peut-être, l'adoucissent en la perpétuant.

Je viens d'apprendre ce dont je ne me doutais gueres, savoir, que le gouverneur de la Tour-et des îles, dont elle est la métropole, est M. de St.-Mars. J'ai reçu sa visite ce matin : il a redoublé pour moi de politesses et d'égards; je n'exagèrerais même point en assurant que ses manières tenaient du respect. Il s'est répandu en excuses sur la conduite qu'il a été forcé de tenir avec moi, ou relativement à moi ; mais elle était impérieusement dictée par ses sermens et par son devoir. Didier, toujours fidèle et dévoué, avait été surpris par le guichetier, chargé de le surveiller. On avait, en conséquence, appris les détails du complot et les intelligences avec l'ennemi. C'est pourquoi, on avait suivi, dans mon enlèvement, le plan même indiqué par mon domestique. Seulement, au lieu de me faire sortir par le pont-levis de la Corniche, lequel ouvre sur le Piémont, on m'avait soustrait par la porte de re-

traite, du côté de France. Le gouverneur avait préféré ce parti, quoique dangereux, à celui des extrêmités cruelles, auxquelles la sévérité du ministère l'avait condamné. Une heure après mon départ, un détachement de l'armée savoyarde, avait tenté une reconnaissance qui lui avait été favorable. Mais comme elle m'attendait avec assurance, un avantage léger n'avait pas suffi à son projet. Aussi, dès le point du jour, ses lignes de circonvallation avaient été tracées, et un siège régulier allait commencer, lorsque la présence de Didier, en suspendit les préparatifs. M. de St.-Mars, qui l'avait retenu jusqu'à ce que je fusse hors de péril, avait jugé convenable et humain de le renvoyer au duc de Beaufort. Il paraît que l'apparution de ce confident, plus zélé qu'heureux, avait réfroidi l'ardeur des assiégeans. Ils avaient quitté leurs parallèles, et s'étaient repliés sur le poste de la Corniche, qu'ils occupaient toujours. Quelque tems après, M. de St.-Mars avait été nommé au gouver-

nement des îles et du fort *Ste.-Marguerite*, lieu de ma nouvelle captivité.

Cet officier, moins restreint par les circonstances, a manifesté sur mon sort un intérêt, dont je le croyais peu susceptible. Il m'a prouvé, ce que je savais aussi bien que lui, mais ce qu'on aime pourtant qu'un autre vous démontre, qu'aux maux sans remèdes, la résignation était le seul palliatif. Il m'a fait visiter en détail ma nouvelle demeure, et m'en a développé les agrémens. Comme elle est située dans une île, je pourrai, lors des beaux jours, goûter le plaisir de la promenade, même celui de la pêche, sous la surveillance du gouverneur et de deux soldats. Du reste, toutes les aisances de la vie me sont accordées: une chère aussi abondante qu'exquise et variée; un logement agréable et sain; des livres et des instrumens de musique; même un petit jardin de fleurs sur la plateforme du donjon. Rien ne me manquerait, si je n'avais pas un cœur

mais qu'ai-je affaire des délices de la vie, loin d'Onézyme et sans la liberté?

Aujourd'hui, que le gouverneur m'a entretenu avec une familiarité assez intime, pour que je la suppose inspirée par l'affection; je lui ai demandé s'il ne lui serait pas possible de me délivrer de l'attirail incommode de mon masque? M. de S.-Mars, après avoir rêvé quelques secondes. m'a répondu que cela ne dépendait pas de lui; mais que dès demain, il en écrirait au ministre.

Quatorze ou quinze jours, (je ne sais lequel, car je ne compte, ni ne date) viennent de s'écouler, depuis que le gouverneur a écrit, relativement à mon masque. Il a reçu réponse, dont il m'a communiqué une partie; voici ce que j'en ai retenu:

» Sa Majesté voit avec un sensible
» déplaisir que les demandes du pri-
» sonnier à cet égard, sont d'une
» nature à ne souffrir ni interpréta-
» tion, ni faveur. Lui-même n'ignore
» pas que, peut-être son plus grand
» tort, consiste dans une funeste iden-

» tité de figure avec celle d'un person-
» nage auguste qu'il est inutile d'in-
» diquer. Et si, par une supposition
» que la générosité du roi veut bien
» admettre, il devenait jamais com-
» patible avec les intérêts de l'état,
» d'accorder au prisonnier son élar-
» gissement, il est à présumer que
» cette ressemblance dangereuse y
» opposerait un obstacle presqu'in-
» vincible: cependant la bonté du
» monarque, qui n'est pas moins
» grande que sa puissance, ne lui
» défend pas d'espérer. »

Cette dépêche ministérielle a changé le cours de mes réflexions habituelles, et m'a suggéré de nouvelles conceptions. Eh! quoi, me suis-je dit, le roi ne craint pas d'un côté, d'avouer que mon seul tort est dans ma ressemblance avec lui, et de l'autre, il ne rougit pas de me faire espérer, à titre de grace, une liberté qu'il me doit, comme la plus stricte justice? De quel droit pense, parle et agit un souverain, dont je suis l'égal aux

yeux de la nature, dont je serais le supérieur aux yeux de la loi, si j'avais pour étayer mes réclamations, des trésors et des armées? De quel droit, si ce n'est de celui du fort qui ose tout, parce qu'il peut tout, contre le faible qui ose peu et ne peut rien? Qui ne peut rien? Par la violence, sans doute; par ces moyens tyranniques sous lesquels il faut bien fléchir, mais auxquels cependant il est naturel et fesable d'opposer quelques obstacles. Ces obstacles, il faut les trouver dans la nécessité et les employer par la ruse. Dans ce jeu cruel et bizarre d'un despote contre un esclave, il sera peut-être intéressant, à l'œil même du Dieu qui repousse l'injustice, d'observer la hauteur tranchante des attaques et les adroits subterfuges de la défense. Luttons ainsi contre un frère qui me méconnait, contre un roi qui m'opprime, contre une reine et une mère qui m'oublie, ou plutôt contre l'indigne ministre, qui deshonore leur autorité et compromet

leurs noms, en les fesant servir au maintien de son pouvoir. (1)

Il n'est besoin, pour suivre ce dessein, que d'en trouver l'occasion : et si je ne me trompe, voici qu'une rencontre fortuite vient de me l'offrir. Chaque cinq jours, ou à peu près, un pêcheur, qui problablement demeure dans un de ces nombreux îlots situés à l'ouest-sud, paraît sur sa barque, à la portée du canon. Je présume qu'il ne se hazarde pas d'approcher de la tour, dans la crainte des deux sentinelles qui en gardent les

---

(1) Il est superflu d'observer que ces raisonnemens, ainsi que la plupart de ceux que sa position inspire à l'infortuné Charles, ne sont autres choses que des déclamations passionnées et des pétitions de principes. A la place de Richelieu, de Mazarin, de Louis XIV, il eut agi envers l'individu, dont l'existence au sein de l'Etat en eut compromis la tranquillité, comme ces Gouvernans agirent envers lui. Sans doute, il faut plaindre et secourir le malheur; mais il faut administrer et sauver les Etats. La ligne qui sépare les intérêts sociaux des affections privées, est insensible et délicate. Qui sait la suivre a résolu le problème du mariage de la politique avec l'humanité; il montre, dans la même personne, la réunion de l'homme d'état et de l'homme de bien.

extrêmités, avec ordre de tirer sur les bateaux trop curieux. Mais si, après avoir averti ce pêcheur, par un signal quelconque, il m'était possible d'occuper l'attention des sentinelles, ou de la distraire, je ne marquerais pas de moyen pour établir entre ce nouvel agent et moi, un commencement de rapports. Les gens de sa classe sont sensibles aux malheurs des hommes de la mienne; ne le fut-il pas, il est pauvre et conséquemment intéressé. Pour s'attacher les vils mortels, au défaut de leurs sentimens, on peut compter sur leurs passions.

Hier soir, le pêcheur s'est montré. A la faveur du soleil couchant, j'ai pu l'examiner, et ma *longue-vue* m'a permis de distinguer son occupation. D'un banc de gravier où d'abord il était amarré, il a conduit sa barque jusques vers un prodigieux amas de roseaux, dans lesquels il a jetté l'ancre. Puis s'avançant à sa poupe, il a suspendu sa ligne sur les flots. Comme il était

placé vis-à-vis de moi, chaque mouvement qu'il fesait, en soulevant sa ligne, semblait porter ses yeux vers les miens. J'ai même cru, durant quelques momens, qu'il avait discontinué son travail, pour me considérer; mais ceci, comme tant d'autres illusions, n'est qu'une rêverie de l'espérance.

Depuis que j'ai mis quelque confiance dans ce moyen, les heures me semblent des journées et les journées des siècles. En voilà six que le pêcheur n'a reparu; ne reviendrait-il plus? La fatalité qui me poursuit, l'aurait-elle écarté pour jamais?

Il est revenu! J'ai essayé un signe; si je ne m'abuse, il a été compris et on a répondu. La tour cachée dans l'ombre me promettait qu'un mouchoir blanc, agité à plusieurs reprises, serait facilement apperçu; il l'a été. Le pêcheur, qui avait la tête découverte, y a replacé son chapeau, l'a oté et m'a salué respectueusement. J'allais continuer le balancement du mouchoir, quand le moment de la

retraite m'a été signifié. Je suis rentré, le cœur plein de joie. Il faut si peu pour en donner aux misérables! Je ne crois pas que les sentinelles se soient douté de rien.

J'ai été entendu, rien n'est plus certain. Le bon pêcheur s'est montré aujourd'hui une heure plutôt que de coûtume; à son unique mât, était déployé une voile blanche, sur laquelle j'ai cru découvrir des caractères; mais l'éloignement ne m'a pas permis de les distinguer. J'ai réitéré mon signal, auquel on a riposté comme hier.

Comme il n'est pas impossible que le pêcheur trouve l'occasion d'approcher, j'ai commencé un travail, dont le résultat, en lui apprenant qui je suis, ce qu'il peut tenter pour moi, et ce qu'il a droit d'attendre de son dévouement, parviendra peut-être à déterminer un changement dans mes destins. De la pointe d'un couteau, j'ai tracé sur le dos d'une assiette d'argent, un précis très-succinct, et quasi en style lapidaire, de

mon existence et de mes revers. Ces renseignemens parviendront-ils à leur destination ?

O providence! je me prosterne et vous remercie; ils y sont parvenus! Aujourd'hui le pêcheur, qui paraît un homme de résolution, s'est brusquement avancé jusques sous le mouillage de la tour. Comme jamais circonstance semblable n'a eu lieu, depuis ma détention, les sentinelles, ont paru craindre de suivre rigoureusement leur consigne, et se sont consulté un instant. Pendant cet heureuse irrésolution, j'ai dirigé, du mieux qu'il m'a été possible, l'essor de mon assiette, qui a pris son vol dans les airs, et à la faveur de sa forme de disque, est tombé, en pirouettant, au pied du pêcheur. Il l'a lestement cachée sous des filets, en gagnant le large. Ce coquin a bien fait, disait un des factionnaires, car j'allais lui apprendre à respecter la consigne. L'allégresse est rentrée dans mon ame avec l'espoir; le gouverneur, qui croit que l'oiseau s'appri-

voise à la cage, m'a fait son compliment.

Plusieurs jours se sont écoulés, sans que j'aie acquis la moindre nouvelle. Le pêcheur ne revient plus. O Dieu, si plus alléché par les récompenses de la trahison, que par le prix de la fidélité, il avait révélé ma tentative?... Il me semble en effet que le gouverneur s'est réfroidi; son air est toujours respectueux, mais guindé. Je crois aussi les factionnaires plus attentifs et plus minutieusement exacts.

Oh! que le tems est long à l'attente inquiète! Douze interminables journées, et pas un mouvement! Si après demain, je n'apprends rien, je ne reviens plus sur la plate-forme. Ce contre-temps change en supplice le plaisir de la promenade.

Celle que je viens de faire à commencé bien cruellement. Que de pas dans tous les sens, que de tours croisés dans toutes les dimensions! Que de réflexions noires, que de pensées amères, que de projets extravagans!

Quel désordre dans les idées, quel bouleversement dans les sensations! Quel passage brusque, rapide, subit d'une joie sans mesure à une douleur sans retenue! Comme mon pauvre cœur a été balloté par les vagues mutinées et contraires de la crainte et de l'espoir! Enfin, graces au ciel, ce dernier sentiment a surnagé, je me coucherai plus calme. Le crépuscule s'épaississait, et j'allais me retirer, quand à l'extrémité de l'horizon, une lueur a brillé. Ma lunette m'a fait reconnaître mon pêcheur; et comme la tranquillité des élémens garantissait une belle soirée, j'ai obtenu une prolongation de promenade; sous prétexte que j'étais curieux de voir pêcher au flambeau. Effectivement je n'ai pas perdu de vue mon nouvel émissaire: il a déployé un vaste filet, sur les bords duquel luisaient des lumignons. Puis debout, et comme suspendu, de la pointe de sa barque, sur les flots, une portion de rézeau à la main, il épiait l'instant de le retirer. Peu-à-peu cependant,

son petit bâtiment, dont apparemment il n'avait pas laissé tomber l'ancre, dérivait vers la tour; et les sentinelles, appuiées sur la balustrade du donjon, oubliaient la sevérité de leur consigne, en faveur d'un spectacle qui les amusait. La lune, qui commençait à se montrer à travers des nuages immobiles, éclairait ce petit tableau, digne d'une idylle de Sannazar. (1) Tout-à-coup la voix du pêcheur éclata dans le silence. Il chantait une sorte de complainte assortie à sa profession, et dans laquelle certain poisson captif implore l'assistance d'un brochet, qui lui promet de ronger les mailles de sa prison. Le refrain, qui sans doute fesait à ma situation une allusion grossière,

---

(1) Poëte latin du siècle de Léon x, qui voulant se frayer, dans le genre pastoral, une autre route que celle où Théocrite et Virgile ont tant fait éclore de fleurs, a transporté ses acteurs, du fonds des bois, ou du bord des fontaines, dans des barques de pêcheurs et sur les rivages de l'océan. Il y a dans ses compositions du naturel et quelquefois de l'élégance; mais les choix des paysages et des interlocuteurs est vicieux.

fut répété tant de fois que je ne pus m'empêcher de le retenir et de l'agréer, comme le présage de ma prochaine liberté. J'ai fredonné bien long-temps ces quatre mauvaises rimes, que la circonstance me fesait trouver excellentes:

Va, pauvre poisson, prends courage;
Tant travaillera le brochet,
Qu'il rompra ce maudit filet
Et finira ton esclavage!

Le pêcheur revient assiduement; de tems en tems, il s'approche, comme s'il avait à me communiquer directement quelques nouvelles. Les sentinelles, qui sont presque toujours les mêmes, sont tellement accoutumées à ces manœuvres, qu'elles ne les remarquent plus.

Il vient de toucher du bout de son aviron, la saillie du pied de la tour. le bruit que ce mouvement à produit dans les flots a fait avancer la tête au factionnaire, qu'à sa figure prévenante et à ses cheveux blancs, je juge un bon homme: camarade, lui a-t-il crié,

un peu plus loin, sans quoi je serais forcé de me ressouvenir de ma consigne. Le pêcheur, en feignant d'être engagé dans de longues herbes aquatiques, m'a indiqué du doigt, un interstice de la muraille, et s'est retiré, à forces de rames, en chantant son refrein accoutumé. Je tâcherai de descendre ce soir.

Vaine espérance! Les consignes ont pris un caractère de sévérité fort allarmant. Je ne puis sortir de ma chambre, dont la fenêtre qui ouvre sur la mer, est fortement grillée.

De cette fenêtre, comme par un optique, je vois une échappée lointaine, au fond de laquelle je crois apercevoir quelque bâtiment. Si c'était mon pêcheur? Non, ce n'est pas lui; car, en ce moment même, sa voix qui monte du bas de la tour, m'apporte le refrein chéri. Qu'est-ce que j'aperçois à travers les mailles de ma lucarne? La pointe d'une bayonnette, qui me présente un pelotton de fil! C'est sans doute le factionnaire dont j'ai favorablement présumé, et qui

s'entend avec le pêcheur. Grand Dieu, quel fracas! Un coup de fusil? Ah! le malheureux se sera trop hazardé! voilà le prix de son dévouement. Mais le factionnaire, qui heurte de son fer, le fer de mes barreaux, répète aussi le refrein. Que signifie tout cela? Voyons si le pelotton renferme quelqu'éclaircissement? Oh! que l'ennui de le dévider, irrite mon impatience!.. Enfin, un chiffon informe, me présente ces lignes à peine crayonnées : « Celui » en qui vous paraissez avoir con- » fiance, la mérite; mais comme il » vit du produit de la pêche, qu'il » est forcé d'abandonner, pour s'oc- » cuper de vos affaires, il se recom- » mande à votre générosité. D'ail- » leurs, il est dévoué et prêt à tout. » On a signalé à quelques milles » d'ici, une escadre anglaise, voulez- » vous qu'il la prévienne? Elle peut » vous être du plus grand secours; » car si la tour était bloquée, votre » délivrance ne tarderait pas. Re- » mettez votre réponse et vos ins- » tructions à la sentinelle des jours

» pairs, à midi. Elle passera plusieurs
» fois sous votre fenêtre, en chantant
» le couplet du pêcheur. Fichez le
» pelotton à la pointe de sa bayon-
» nette, et ne tremblez pas au bruit
» des coups de fusil. »

J'ai répondu sur-le-champ par la voie indiquée : que je donnais plein pouvoir d'agir en mon nom, et pour mes intérêts, auprès des floties Anglaise ou Espagnole; que j'approuvais d'avance pour mon élargissement, tout ce qui ne compromettrait point mes devoirs envers mon souverain et l'état; que pour subvenir aux premiers frais de l'entreprise, je joignais sous le pelotton, une bague d'émeraude et un cachet d'onyx, seuls bijoux que j'y pusse cacher; qu'enfin ma reconnaissance serait aussi étendue que le service et proportionnée à son importance.

Deux, quatre, six jours viennent de se passer, sans nouvelles ultérieures. La sentinelle de midi m'a montré sa bayonnette, mais absolument nue. A la vérité, j'ai entendu le refrein consolateur.

Je viens d'être réveillé par une forte clarté qui, du fond de l'horisou, a pénétré dans ma celulle; je ne sais à quoi l'attribuer, à moins que ce ne soit à quelque vaisseau incendié. Ce qui appuierait cette conjecture, est la détonnation qui a suivi ce vif éclat. Malheureux navigateurs! Mais moins malheureux que moi; car enfin, la mort, qui est le dernier des maux, en est aussi le terme, et certes n'en est pas le plus grand.

Le refrein du pêcheur m'a averti, aujourd'hui, l'octave de ma nouvelle entreprise, que le factionnaire qui y participe, se promenait sous mes barreaux. Un moment après, le pelotton s'est présenté, et j'ai appris par la petite dépêche qu'il renfermait, que la bordée et les flammes de l'avant dernière nuit, étaient les signaux, par lesquels quatre vaisseaux anglais et quelques petits bâtimens, me signifiaient leur croisière.

Au moment que mon ame, plus avidemment que jamais, se rouvre à l'espérance, le sort, qui ne la fait

renaître sans doute, que pour se jouer de ma crédulité, me prépare un nouvel et dernier revers. Le gouverneur, inquiet du mouvement des Anglais, a fait murer la lucarne, par laquelle je pouvais promener mes regards sur la mer. Une autre fenêtre a été pratiquée dans le pan de muraille opposé, et ouvre sur la cour ! Toutes communications sont donc interceptées. Cela ne sera pas long, a dit M. de St.-Mars. Je n'ai pas compris le sens de ces paroles.

Quinze jours sans nouvelle, ni changement. Le gouverneur, qui me vient voir, chaque soirée, a repris l'air préoccupé et les manières distraites qu'il montrait, dans le château des Alpes, quelque tems avant la catastrophe. S'en préparerait-il une nouvelle ? Ah ! pour cette fois, toule terrible qu'elle puisse être, je dois le souhaiter vivement. Il faut sortir de cette anxiété par la mort ou par la victoire.

La croisière nous manifeste sa présence, tous les matins, par des salves

multipliées, auxquelles la tour ne répond pas. Si je ne me trompe, ses créneaux sont pourtant hérissés de canons.

Le sort en est jeté, toute espérance est vaine; toutes les ressources manquent à-la-fois. M. de Saint-Mars vient de me signifier que le gouvernement avait jugé ma translation indispensable, dans un moment que les Anglais se liguent avec les Espagnols pour seconder les ennemis intérieurs qui troublent le royaume. Cette translation est indiquée pour demain. Sous quels nouveaux verroux va-t-on traîner un misérable? C'est ce que le gouverneur m'a laissé ignorer.

A la Bastille.

Ce n'est plus sur le cadran des heures, ni sur le cercle des jours qu'il faut mesurer ma détention; c'est par la période entière de mon existence. Il est indispensable que, pour ne pas succomber à l'étonnement que le renouvellement de chaque année,

produit dans toutes mes facultés, je me persuade que je suis né captif, que ma patrie est une prison, et ma demeure habituelle un cachot. De telles idées, soutenues incessamment par les sensations qui les inspirent et les renouvellent, deviendraient, non-seulement familières, mais coutumières, et s'identifieraient avec la vie même, si celui qui les éprouve aujourd'hui n'en avait jamais connu que de cette espèce. Malheureusement, il n'a pas bu, en entrant dans ces repaires, les salutaires eaux du Léthé. Malheureusement, au fond de ces enfers et parmi leurs tortures, vivent encore les souvenirs du paradis de délices. Que dis-je, vivent? Ils se retracent, ils se peignent, ils se présentent animés de toutes les couleurs d'une imagination qui les embellit, rendus plus vifs et plus piquans par par les regrets qui les accompagnent. En cet instant, où pèse sur ma tête, les voûtes répétées de cent cachots; lorsque de fugitifs rayons glissent à peine d'une lucarne oblique sur ce

papier, confident de mes soupirs; en ce moment même je vois errer autour de moi les images chéries d'Onézyme et du baron; elles me sourient avec tendresse, elles m'indiquent, à travers une brèche opérée à ces détestables murs, elles m'étalent une campagne riante, asyle du repos, du bonheur et de la liberté. La main d'Onézyme me guide parmi des labyrinthes de verdure, sous un berceau de lilas et de rose, aux bords d'une cascade écumante; la bouche de cette épouse adorée frémit sous les baisers de ma bouche; l'éclair de la béatitude brille! l'illusion cesse, le charme s'évanouit... ô douleur! je suis à la Bastille!

Combien d'années y ai-je consumé? Il en est tant que je n'ai plus daigné compter, que mon calcul, tel exact que je m'efforçasse de le rendre en ce moment, s'écarterait de la vérité, peut-être de plusieurs lustres. Si jamais il m'est permis de distraire un peu ma vieillesse captive, par les souvenirs de mon enfance si fortunée,

ce sera alors que j'additionnerai les heures, les jours et les ans. Maintenant qu'un reste de pitié, criant en ma faveur, dans la conscience de mes gardiens, me permet de soulager la mienne, en exprimant quelques-uns de ses tourmens; perdrai-je à des recherches chronologiques, à des supputations de dates, un tems que je peux employer moins aridement? Mes chères tablettes me sont rendues: la teinte jaunie de mes derniers caractères, m'avertit de leur vétusté. Hélas! ainsi que leur auteur, ils ont vieilli pour l'infortune; elles en sont les dépositaires, et j'en suis la victime.

Depuis le moment que ma translation fut décidée, jusqu'à celui où d'autres gouffres s'ouvrirent pour m'engloutir, voici les principaux faits qui ne se sont point effacés de ma mémoire. J'en terminerai le narré par la description du local que j'habite, et par le compte que je me rendrai à moi-même du régime qu'on y a adopté.

Suivant l'avis que m'en avait donné M. de Saint-Mars, gouverneur des îles et château de Sainte-Marguerite, je me tins prêt pour mon changement de domicile. Après un déluge de larmes inutiles, après des bouffées d'un désespoir superflu, je compris que, toutes mes ressources s'évanouissant, il fallait au moins ne pas me priver, par ma faute, de la seule que l'injustice ou la méchanceté ne pouvaient m'enlever ; je veux dire la confiance en Dieu et la résignation à ses volontés. Il faut que ce sentiment ait une base bien positive dans son objet, et une influence bien réelle sur celui qui s'y livre, puisque le seul desir de l'éprouver en amène à-la-fois le besoin et la satisfaction, et que l'un et l'autre deviennent une source de consolations ineffables. S'il y a des athées, ce qui, dans le sens étroit me paraît difficile, on ne les rencontre sans doute que parmi les heureux du siècle, et je le conçois; l'habitude des jouissances en entraîne en même tems le dégoût et la néces-

sité; le dégoût de celles auxquelles leur fréquence et leur familiarité ont ôté lc sel et le prix; la nécessité de celles auxquelles donnerait du prix et du sel, leur épineuse rareté et quelquefois leur extravagance. Les recherches que nécessitent celles-ci étant en sens inverse des lois de la nature et des interêts de la société; elles doivent sans cesse détourner de l'idée du Dieu qui a créé l'une et permis l'organisation de l'autre, ceux qui les contrarient toutes deux. Delà un abandon graduel des types primordiaux de l'univers; savoir, l'existence de Dieu, son action sur les hommes, et par conséquent l'immortalité de l'ame, la distinction du bien et du mal, la distribution des peines et des récompenses futures. Delà, par suite inévitable, une chûte rapide dans le systême des sensations brutes qui ravale l'homme beaucoup au-dessous de la bête, puisqu'en ce déplorable état, il use encore de sa raison pour diriger ses turpitudes. Telle ne sera jamais la marche du véritable

infortuné. Le malheur qui le frappe l'a-t-il, comme une peste, séparé du reste de l'humanité, à qui, dans son isolément, s'adressera-t-il, sur qui s'appuiera-t-il au jour de sa faiblesse? Il est un seul être qui ne rejette point ce qu'ont rejeté tous les hommes. La famille humaine est composée de frères qui caressent ceux d'entr'eux qui furent les plus forts ou les plus adroits, mais qui persécutent ceux qui furent coupables sans génie ou malheureux sans caractère : quels qu'ils soient, qu'ils se jettent dans les bras de Dieu, c'est leur père commun ; malheureux ou fortunés, innocens ou criminels, tous les hommes sont ses enfans.

Le gouverneur jugea convenable de choisir pour le moment de notre départ, une nuit orageuse, qui tiendrait éloignés de nous les bâtimens de la croisière. En conséquence, nous descendîmes du môle du phare, qu'on n'avait point allumé, dans une de ces barques hollandaises, dont les courbes ingénieuses cèdent facile-

ment au mouvement des vagues. La mer houleuse, paraissait au loin, labourée de sillons, que le reflet des étoiles rendait étincellans. Quatre petits esquifs légers, nous servaient d'escorte, tandis que plusieurs vaisseaux, plus considérables, se tenaient plus loin, en observation. On peut juger, par ces précautions, quelle importance le ministère attachait à mon retour en France, et quel aurait été son dépit, si je fusse tombé aux mains des ennemis.

Ils faillirent cependant mettre en défaut la vigilance de M. de St.-Mars. Le gros tems ayant séparé de notre petit convoi une des chaloupes, elle fut poursuivie de près par un bâtiment de la même dimension, qui la prenait vraisemblablement pour celle dans laquelle je me trouvais. Hormis cette méprise, nous ne courûmes aucun hasard. Seulement le roulis me fit souffrir beaucoup, et l'on me mit à terre dans un état à faire pitié. Quelques jours dans une excellente auberge, me remirent entièrement.

Le plus grand mystère régna dans le voyage. Une voiture fermée, qui relayait silencieusement, nous transporta, tout d'une traite, dans une terre, dont M. de S.-Mars ne me dit pas le nom, mais de laquelle je le crois seigneur; car les paysans et paysannes, vinrent au-devant de lui, et lui offrirent des bouquets. On m'avait précédemment fait entrer dans une litière, qu'escortaient douze à quinze hommes à cheval, et qui ne s'ouvrit que dans un sallon bien clos. De grands rideaux, déployés dans toute leur étendue, sur les vîtres, interceptaient toute espèce de communication. Ce fut là, que, pour la première et je crois la seule fois, le gouverneur s'étant assis à table vis-à-vis de moi, plaça à côté de son assiette deux pistolets, dont l'aspect inopiné m'interdit un peu. Ne craignez rien, monsieur, me dit M. de St.-Mars avec gravité, ils ne menacent que les indiscrets. Je compris l'avertissement, et me tus.

Nous demeurâmes trois jours dans ce château, qui est fort agréablement

situé , et environné de belles dépendances, autant que je l'ai pu présumer par un coup-d'œil rapide, jeté du haut des donjons. Après quoi, le gouverneur et moi, prîmes la route de Paris, dans la voiture fermée. Rien de remarquable ne signala cette traversée, qui fut heureuse.

Notre voiture s'étant arrêtée sous une voûte très-obscure, deux hommes se présentèrent à la portière avec des flambeaux. Nous descendîmes. Un double rang de soldats, armés jusqu'aux dents, forma sur-le-champ un cercle resserré, au centre duquel nous marchâmes et franchîmes le reste du passage. Il aboutissait à une porte qui s'ouvrit, et nous permit d'entrer dans une grande pièce, qui me parut une antichambre, au fonds de laquelle ouvrait une seconde salle, dont les portes se refermèrent sur nous. Je ne dois pas omettre qu'il y avait dans la première, cinq à six personnages de divers costumes, ayant tous la tête découverte, et dans l'attitude d'un profond respect. Si je n'eusse pas été

un misérable prisonnier, j'aurais pu me croire le maître de cette nouvelle habitation, et le souverain de ces commensaux.

Dans la salle où M. de St. - Mars et moi venions de pénétrer, on avait allumé un grand feu, devant lequel était une table, magnifiquement servie, mais sur laquelle un seul couvert était dressé. J'en fis la remarque au gouverneur, qui me répondit que dorénavant je mangerais seul, parce qu'il n'y avait dans le château, ni prisonniers, ni officiers dignes d'être mes convives; que telle était la volonté expresse du roi. Mais, vous, monsieur, lui dis-je alors, ne me ferez-vous jamais le plaisir de partager mon repas? Je recevrai cet honneur, comme je le dois, me répondit-il, et j'y répondrai autant qu'il me sera possible. Ce ton de cérémonie et d'une considération froide, auquel je n'étais point habitué, flatta moins mon amour-propre qu'il n'affligea mon cœur.

Le gouverneur soupa donc avec moi. Lui-même, à chaque change-

ment de services, introduisait un valet-de-chambre, qui posait les plats et se retirait en silence. Je ne sais si j'ai mentionné que je portais toujours mon masque.

Après le repas, M. de St.-Mars me parla à-peu-près en ces termes : Monseigneur, car tel est le titre que je vous dois ; jusqu'alors, de quelqu'importance qu'on ait entouré vos détentions successives, je n'ai dû voir dans vous qu'un prisonnier, dont l'existence et la sûreté, m'étaient spécialement recommandées; mais hormis les égards que le malheur réclame, je ne vous devais aucun traitement extraordinaire. Votre situation change, au moins sous certains rapports. La politique du cabinet s'adoucit pour vous; et ne pouvant vous faire jouir de la liberté, elle en veut tempérer la privation. Daignez redoubler votre attention, Monseigneur, il s'agit ici du repos de votre vie et de votre vie même. Je dois commencer par vous déclarer, premièrement : que le gouvernement, non seulement ne vous regarde

comme coupable d'aucun crime, mais qu'il vous considère, au contraire, comme n'ayant pas le plus léger tort. Il vous fait, par mon organe, de très-sincères excuses, de la nécessité à laquelle il se voit condamné, en usant envers vous d'une rigueur, qui répugne à ses maximes ordinaires et à son indulgence accoutumée. Mais l'intérêt suprême de l'état, son existence même et celle de tout le gouvernement, tiennent inévitablement à cette mesure, que d'ailleurs, encore une fois, il rendra la moins insupportable pour vous, comme la moins pénible pour lui. C'est par suite de ces principes, que je suis, en second lieu, chargé de vous tranquilliser sur le sort de ceux que le sang ou l'amitié vous ont unis. Votre épouse jouit d'une santé parfaite; elle occupe, dans une maison religieuse de son choix, un appartement commode, où rien ne lui manque, hors vous et la liberté. Vous n'apprendrez même pas sans un vif sentiment de plaisir, que dans cette retraite, elle a mis au monde

un fils, dont l'éducation fait son occupation continuelle et chérie. Enfin, je dois vous prévenir, qu'un messager établi pour vos communications, se chargera chaque semaine, de lui porter de vos nouvelles, et de vous rendre les siennes; les unes et les autres devant se borner cependant à de pures relations amicales ou domestiques, que je ne pourrai me défendre de surveiller avec sévérité. Quand au baron des Anglecourts, quoiqu'il ait peut-être mérité la colère et même les punitions du gouvernement, par une rébellion ouverte, ou du moins en partageant celle qui s'est manifestée dans les premières années de la régence; malgré ces écarts, dis-je, il vit paisible, s'occupant toujours de sa fille et de vous, mais ne s'immissant plus dans des intrigues aussi dangereuses que peu louables. Le sort de vos serviteurs est également fixé d'une manière avantageuse pour eux et satisfaisante pour vous. Votre fidèle Didier, retourné dans ses montagnes, y a, par la munificence de

madame de Chevreuse et du duc de Beaufort, acquis une petite habitation qu'on dit charmante, où il passe des jours tranquilles avec une Savoyarde qu'il a épousée. Ainsi le bonheur, ou au moins ce qui en approche le plus, la tranquillité, est le partage de ce qui vous intéresse extérieurement; et à l'égard de ce qui vous est plus directement personnel, je suis commis pour vous indiquer les moyens de le tourner à votre plus grand avantage. Persuadez-vous bien d'abord, que vous êtes prisonnier à la Bastille, c'est-à-dire, dans la forteresse la plus redoutable de l'Europe; redoutable par sa position, sa construction, son état de défense qui la rendent imprenable et invincible; redoutable encore par sa destination et par son régime. En réfléchissant sur chacun des accessoires qui environne le nouveau local de votre captivité, vous comprendrez que les efforts pour vous en délivrer étant inutiles, il ne vous reste pour ressource que la patience et la résignation. Mais ces vertus ont

besoin d'être accompagnées, ou pour mieux dire, d'etre manifestées par quelques qualités de détail, sur lesquelles il est bon que je m'explique. *Discrétion* et *docilité* doivent dorénavant vous servir de boussole et de devise. Vous allez passer de cet appartement, qui est le mien, dans celui qu'on vous a préparé, dans une des huit tours, dont le château est flanqué. Là, vous serez servi par un individu complaisant, intelligent, fidèle, mais auquel il vous est expressément recommandé de ne point parler de ce qui vous concerne. Cette défense s'étend à tout le monde, sans exception, même pour moi; elle est si précise, et d'une si haute importance, que son infraction, je ne puis vous le laisser ignorer, entraînerait votre perte. Il en serait de même, si vous vous permettiez de vous montrer à visage découvert, hormis à votre domestique et à moi. Le premier est condamné à une prison perpétuelle, et vos traits me sont connus. Seul donc, ou avec nous, vous pour-

rez demeurer sans masque; mais, au moindre mouvement étranger, hâtez-vous de le revêtir, si vous aimez la vie. Aussitôt que vous aurez pénétré dans l'enceinte des tours, oubliez qui vous êtes, qui vous avez été, ce que vous auriez pu être, sans la nécessité qui fait tout ployer sous son joug d'airain. A ces sujétions près, auxquelles l'habitude vous rendra bientôt insensible, vous jouirez de toutes les aisances qui peuvent calmer l'esprit, convenir au caractère, satisfaire les goûts, contenter les sens. Vous habiterez un logement sain, commode, agréablement décoré, d'où votre vue pourra découvrir une perspective amusante et variée. Une table abondante, délicate et dont les liqueurs et les mets seront diversifiés à votre choix; un belvédère charmant, planté d'arbustes et de fleurs, parmi lesquels vous pourrez venir respirer un air pur, rêver à vos malheurs, ou en adoucir le sentiment; des livres, de tel genre et en telle quantité que vous le desirerez; des

instrumens de musique et des crayons; enfin, si vous l'exigez, des collections d'objets rares et précieux que les sciences et les arts amassent à grands frais : voilà, Monseigneur, tout ce que le roi vous offre en dédommagement des privations involontaires qu'il vous impose. Croyez qu'elles répugnent à son cœur, et qu'il a besoin de se rappeler qu'il est le père de ses sujets pour ne pas trop se ressouvenir de la tendresse qu'il a pour vous. — A cet étrange discours, dans lequel, on pouvait dire sans hyperbole, que le despotisme me présentait des chaînes couvertes de fleurs, je me contentai de répondre en gémissant : Un regard d'Onézyme, un sourire de mon fils vaudraient mieux que tout cela !

M. de S.-Mars jugea convenable que je couchasse cette nuit dans son appartement. Le lendemain, mon nouveau valet de chambre, que j'entendis nommer *Rosarges*, vint me chercher, pour me conduire dans le mien. En entrant dans l'enceinte de

la Bastille, j'avais déjà traversé le premier pont-levis, placé sur le fossé du rempart ; je franchis le second qui aboutissait à une porte voûtée, par laquelle on pénétrait dans la grande cour. C'est un carré long, environné sur ses quatre faces de murailles prodigieusement élevées, à l'une desquelles on remarque une horloge colossale, dont la construction et l'idée me parurent singulières. Au-dessus d'un énorme globe de bronze, qui sert de cadran, vole, d'une aîle pesante, ou plutôt se repose le Tems, qui de son sablier penché, fait lentement sortir les Heures. Aussitôt que l'une d'elle, figurée par une jeune fille, a paru, elle est accueillie par une matrône, dont le triste visage indique assez le Chagrin qui suit la captivité. Cette femme, armée d'un fouet, frappe de coups rompus par de longs intervalles, sur un timbre que lui présente la nymphe en gémissant. Le son qui en résulte est à la fois aigre, lugubre et même un peu faux. Après avoir contristé

l'oreille, il se répand et se prolonge dans le creux des voûtes, autour des créneaux, à travers les corridors, les escaliers et jusques sous les cachots où il va mourir en vibrations tremblantes. Cependant, à mesure que l'Heure s'avance dans sa marche, elle semble invitée à en précipiter le terme, par une autre figure, qu'à son air riant, on reconnaît pour l'Espérance. A l'instant où l'Heure nouvelle se montre hors du sablier, celle qui vient de passer entre dans un temple, manifesté par un simulacre de péristile; c'est celui de cette divinité bienfesante et trompeuse qui l'ouvre et le referme vingt-quatre fois par jour. Hélas! il pouvait encore se rouvrir pour tous les prisonniers: à moi seul il devait rester clos pour jamais! (1)

---

(1) A cette décoration, qui du moins permettait l'espérance, on avait substitué celle ci, dont M Linguet nous a laissé la description. « L'horloge du » château, dit-il dans ses *Mémoires sur la Bastille*, » donne sur la cour. On y a pratiqué un beau ca- » dran; mais devinera-t-on quel en est l'ornement,

Déposé d'abord dans la tour dite de la *Basinière*, où un sieur *Jonca*, qui me parut greffier, m'inscrivit sous le nom de *La Tour* (comme si, nouveau suzerain de la forteresse que j'allais occuper en qualité de prisonnier, il était naturel et convenable que je prisse le nom de ma propriété), je fus conduit ensuite dans le troisième appartement de la tour appelée la *Bertaudière*, duquel M. de St.-Mars et Rosarges s'empressèrent, à l'envi, de me faire connaître les aisances et les beautés. Je dois avouer, qu'en effet, les unes et les

---

» quelle décoration on y as jointe! des fers parfaite-
» ment sculptés. Il a pour support deux figures en-
» chaînées par le cou, par les mains, par les pieds,
» par le milieu du corps. Les deux bouts de ces in-
» génieuses guirlandes, après avoir couru tout au-
» tour du cartel, reviennent sur le devant former
» un nœud énorme. Et pour prouver qu'elles me-
» nacent également les deux sexes, l'artiste, guidé
» par le génie du lieu, ou par des ordres précis, a
» eu grand soin de modeler un *homme* et une
» *femme*. Voilà le spectacle, dont les yeux d'un
» prisonnier qui se promène, sont récréés. Une
» grande inscription, gravée en lettres d'or, sur un
» marbre noir, lui apprend qu'il en est redevable
» à M. *Raymond Gualbert de Sarines*.

autres étaient très-remarquables, et eussent peut-être fait oublier à un captif ordinaire l'ennui de sa détention. Sur-tout le belvédère avait de quoi charmer. C'était un jardin chinois, décoré de tout ce que le luxe des arbustes étrangers et des fleurs les plus rares, peut avoir de précieux et de recherché. Malgré l'avancement de la saison, on y voyait mélées à des buissons de plantes printanières, toutes celles qui enrichissent l'automne. Dans un angle de ce réduit charmant, on avait pratiqué un pavillon en forme de ces tourelles de porcelaines, si fréquentes dans les environs de Pékin. La flêche de celui-ci, composée de cinq grands arceaux renversés en manière de côtes de melon, était couronnée par un œuf doré d'une dimension prodigieuse; et à chacune de ses volutes, pendait une grosse sonnette, qui communiquait à sa voisine par une guirlande de clochetes. Le moindre zéphir, agitant ces petits instrumens, leur fesait moduler des accords, qui se

fondaient agréablement avec le murmure produit par les feuillages. L'intérieur de ce cabinet était au moins aussi remarquable. Par une galanterie, dont on imaginerait difficilement qu'on fut capable à la Bastille, il représentait, à peu de chose près, celui que j'avais fait élever près de la fontaine, dans la forêt des Anglecourts. Et pour que l'illusion me fut plus chère, on avait décoré celui-ci des mêmes portraits qui embellissaient l'autre. Je ne pus, en y entrant, me défendre de laisser tomber quelques larmes. Mais le gouverneur, afin de les sécher, m'entraina vis-à-vis d'une *jalousie*, à travers laquelle, mon œil pouvait errer sur un spectacle ravissant. J'avais en perspective deux points très-distincts et très-différents l'un de l'autre; mais tous deux fort amusans pour un détenu, par leur continuelle variété. L'un s'étendait le long d'une partie du faubourg S.-Antoine, dont le commencement, qui forme une sorte de place, m'offrit le tableau mobile et animé d'un mar-

ché. J'y remarquai ; avec un plaisir qui sera mal compris par ceux qui, toujours libres, ont toujours vécu parmi les hommes; j'y distinguai, au milieu d'une foule immense, bigarrée par toutes sortes de couleurs, des grouppes que réunissaient, divisaient et variaient sans cesse, le besoin, l'intérêt, l'oisivété, le plaisir. Il y avait des laitières courbées sur leurs voitures, qui distribuaient dans une multitude de vases tendus par une multitude de mains, la douce liqueur des hameaux; il y avait des campagnardes lestes et fraîches, qui touchaient devant elles des ânes et des mulets chargés de légumes, de fleurs, ou de fruits. Un lourd paysan ployait sous le poids d'un énorme sac de graines; tandis qu'une jeune citadine étalait avec complaisance sur son éventaire des calvilles d'un rouge de corail, des grappes de raisin bronzé, ou les pommes d'or des Hespérides. Mais un double rang de boutiques, au milieu desquelles circulait la foule, fixa davantage mon attention. Les

unes présentaient des masses de beure frais élevées en pyramides safranées ; les autres des jattes de fruits rangées en vermeil amphithéâtre ; celles-ci d'énormes amas de coquillages et toutes les libéralités de l'océan ; celles-là les dépouilles emplumées ou velues des hôtes de la forêt. Un mythologiste dirait que dans cet endroit favorisé, Palès étalait ses crayons, Flore nuancait sa corbeille ; que Pomone vuidait son panier, qu'Amphitrite entrouvrait sa conque, et que Diane payait à la sensualité des Parisiens les tributs de son arc d'argent.

La deuxième perspective qui se développait dans mon optique, était tracée par la quadruple avenue du boulevard. Au milieu de sa double rangée de verts tilleuls, je voyais une route, dont cent carosses broyait les cailloux, et aux côtés de laquelle de légers escadrons de promeneurs, soulevaient la poussière, des pieds de leurs rapides chevaux. Les tranquilles piétons cheminaient sous le berceau d'ombrages que dessinaient les ar-

bres, et formaient, en se perdant au loin, deux lignes, dont le mouvement sinueux et continuel, rappellait l'idée d'un fleuve dont les flots s'écoulent sans s'épuiser.

Toutes les promesses que le gouverneur m'avait faites, il les tint. J'eus, à ma volonté, une table recherchée, des vins choisis, une bibliothèque intéressante, des tableaux de prix, un très-bon clavessin, un excellent luth, une collection de musique récente et une foule de productions d'histoire naturelle. J'y joignis un petit cabinet de physique expérimentale, un jardin botanique, un réservoir que l'on peupla de poissons, une immense volière, où l'on réunit des oiseaux du plus brillant plumage, ou du plus mélodieux gozier. Dans une grande cage que l'on plaçait aux beaux jours, sous des rameaux verdoyans, je fis appairer plusieurs tourterelles, dont je me plaisais à écouter les monotones roucoulemens. Ils s'accordaient avec la situation de mon cœur, que ne déchiraient peut-être

plus les pointes d'une douleur acérée, mais que flétrissaient insensiblement le soufle empoisonné du malheur. Deux chats et un chien sur-tout étaient aussi devenus mes compagnons fidèles ; la solitude avait facilement réuni ces animaux, que l'instinct naturel sépare ; et lorsque la promenade m'avait lassé, que je commençais à me fatiguer de l'étude, ou de mes autres délassemens, je jouissais de leurs ébats. C'est une chose remarquable, que de toutes les sensations dont l'homme est susceptible, celles qui reposent dans les formes colorées et animées, sont aussi celles qui conviennent le mieux à son ame, et qui entrent le plus en contact avec sa nature. Une belle statue peut le charmer ; un concert savant le transportera ; la délicatesse des mets, le parfum des fleurs enchanteront son goût et son odorat : mais pour captiver son cœur, en remuant ses sens, les bonds joyeux, les bruyantes caresses de son chien, ont un pouvoir bien plus réel, bien plus décisif, bien plus

irrésistible et sur-tout bien plus permanent. C'est que sous cette figure, peut-être vulgaire, à travers ces couleurs et dans ces mouvemens, le sentiment respire : le sentiment, par lequel existe tout ce qui vit dans l'univers ; sans lequel tout est mort, et qui, directement émané de Dieu, ne nous fut soufflé par lui, que comme un avant-goût de l'immortalité.

Dans Rosarges, mon domestique, ou plutôt mon compagnon, M. de Saint-Mars m'avait donné un pauvre diable, que son indiscrétion et son bavardage avaient réduit à la détention perpétuelle. Un malheureux hasard l'ayant rendu témoin d'un de ces secrets d'état, que ceux même qui en sont les auteurs, ne s'avouent pas, il s'était vu menacé de perdre la vie, si jamais il le révélait. Durant quelques années, la crainte lui avait imposé un silence exact ; mais dans une circonstance, où une légère teinte d'ivresse rendrait parleur l'homme le plus silencieux, notre bavard avait rompu les liens trop longs dont sa

langue avait été garotée, et il lui avait donné une ample carrière. Les intéressés, bientôt informés de cette intempérie, délibérèrent s'il fallait, en la punissant, considérer l'effet qu'elle pouvait produire, ou seulement l'intention de son auteur. Cette dernière opinion ayant prévalu, Rosarges avait été séquestré ; et depuis long-tems il végétait dans l'ennui d'une captivité solitaire, lorsqu'on se rappela qu'avec ses bonnes qualités, il pouvait faire un excellent serviteur. En effet, je n'eus jamais à me plaindre de lui. Son intelligence, ses égards, son affection même me laissaient peu à désirer ; son défaut d'ailleurs ne m'était pas inutile. Je m'en trouvai bien dans les commencemens surtout ; car ce fut par eux que je pus connaître le régime intérieur de la Bastille. Je rapporterai en peu de mots ce qu'il m'en apprit.

La Bastille est un château fort, où sont réclus, soit temporairement, soit à vie, par mesure ministérielle et de

haute police, les individus innocens ou coupables, mais suspects, dont la présence dans la société, nuirait à la tranquillité du gouvernement, et conséquemment au repos de l'état. Sans doute qu'il appartient peu à ceux qui sont compris dans l'une de ces classes, de discuter si, dans un royaume vaste et gouverné par une puissance légitime, il est dans l'esprit de sa constitution, dans les mœurs de ses habitans, et dans l'intérêt même de ses administrateurs, de conserver un lieu où l'on est frappé sans loi et puni sans avoir commis de crime. Cette question, qu'au premier aspect, on pourrait croire isolée, l'est si peu, que pour la résoudre, ou seulement pour l'agiter, il serait besoin d'en examiner beaucoup d'autres, dont la légitimité de la puissance de nos rois serait la plus notable et la plus importante. Dieu me garde de toucher à ces matières dangereuses et sacrées, qu'on ne doit pas plus remuer que les laves qui fument sur la

bouche des volcans (1); mais sans entrer dans aucuns détails, que leur

---

(1) Les plaintes, dans la bouche de celui qui souffre, ne peuvent jamais servir de bases à des raisonnemens sensés, car la logique n'est nullement l'art d'émouvoir les passions. Cependant, comme quelques années avant la révolution on s'est servi à-peu-près des mêmes moyens pour arriver au plus effrayant résultat, il n'est peut-être pas superflu d'indiquer en deux mots, leur faiblesse et le danger de les employer. MM. Linguet et Mirabeau qui, pour bonnes raisons, avaient été détenus, le premier à la Bastille, l'autre à Vincennes, ont essayé de prouver, l'un dans ses *Mémoires*, le second dans son livre *des lettres de cachet*, que les prisons d'état étaient impolitiques, immorales, illégales et sur-tout inconstitutionnelles. Impolitiques, parce qu'au lieu de tranquilliser l'empire qui en fesait usage, elles nourrissaient dans son sein un germe de mécontentement et de rébellion. Immorales, singulièrement en Angleterre et en France, en ce qu'elles étaient diamétralement opposées à l'esprit de liberté de cette première nation et à l'urbanité de l'autre. Illégales, dans ce sens, quelles n'étaient ni prévues, ni commandées, ni même tolérées par aucune loi. Anticonstitutionnelles enfin, puisque ne se trouvant pas énoncées dans les édits fondamentaux qui composaient la grande chartre du royaume, elles érigeaient le monarque en tyran, et qui pis est en despote. Delà, ils concluaient qu'il ne fallait pas de prisons d'état; ensuite par extension, qu'il fallait une constitution écrite et déduite des droits *naturels* de l'homme. Toute la basse cour philosophique a répété ces graves raisonnemens. Au moment même qu'elle l'a pu, elle a, d'une main renversé la Bastille et de l'autre barbouillé ses pancartes constitutionnelles. Mais comme par un antique usage,

délicatesse rendrait peut-être criminels, n'est-il pas permis à un captif

---

le législateur est au dessus de ses loix, ces mêmes philosophes, qui avaient écrit une belle théorie de liberté, n'ont pas rougi de pratiquer une doctrine d'esclavage. Des démolitions de cette Bastille abhorrée, ils ont fait les fondemens de dix mille maisons de réclusion, où, à la vérité, ils ne séquestrèrent que les grands, les prêtres, les riches, les vertueux, les savans, et autres *suspects* de cette nature, au nombre, tout au plus, de *quatre cents mille*, ce qui ne se peut comparer à celui d'environ *soixante*, auquel se portaient les prisonniers d'état, dans les vingt châteaux royaux de France, au 14 juillet 1789. — Sans s'amuser à réfuter ici des sophismes, dont une cruelle expérience a démontré les inconvéniens, il suffit de rétablir les principes à ce sujet. Premièrement, le monarque ou le chef d'un empire vaste et populeux, par la raison qu'il doit posséder *le droit de grace*, extraordinairement aux règles, doit aussi être investi du *droit de punition*, ou du moins de *coërtion*, pour les cas imprévus. Si ce monarque est juste, l'innocence n'aura pas à trembler; et il n'y a pas de mal que les méchans frémissent. S'il est cruel et oppresseur, la providence (qu'on se garde d'en douter !) lui suscitera à lui-même un châtiment, comme à ses victimes des vengeurs. En second lieu, une constitution écrite est également dangereuse et superflue, puisqu'elle ne peut offrir qu'une collection d'abstraits métaphysiques, où toutes les circonstances seront fort loin d'être prévues. Quelques principes élémentaires sur l'essence du gouvernement, sur ses directions civiles, pénales, maritimes, commerciales, morales et extérieures, suffisent pour servir d'assises à l'édifice de la légis-

de desirer, qu'avant de punir les délits, ils soient prévus, précisés, et que leur châtiment soit énoncé avec une scrupuleuse exactitude ? Lorsqu'un ordre ministériel a conduit un individu à la Bastille, la première opération qu'il subit, est ce qu'on appelle *la Fouille*. C'est une perquisition générale et détaillée, non-seulement dans les poches, mais dans les parties les plus secrètes du corps. Son objet et son résultat sont d'enlever au nouveau prisonnier l'argent qu'il peut avoir sur soi, afin qu'il ne lui reste aucun moyen de corruption; et pour lui ôter aussi ceux d'attaque et de défense, on ne lui laisse aucune sorte d'armes

Les chambres, dans lesquelles on

---

lation. C'est une haute sottise des orgueilleux *perfectibles* de vouloir le jeter en bronze. Qu'ils apprennent de la modestie et non de Lycurgue ou de Pythagore, qui n'ont que faire ici, que, dans son origine, toute législation est un bloc informe, creusé de lacunes et hérissé d'abus, que la main de l'expérience parvient à polir, en le roulant sans cesse sur la pente du tems.

le claquemure, sont, au moins pour la plupart, des celulles étroites, basses et voûtées, où l'humidité roule avec l'ombre, à travers une petite ouverture, en forme de fenêtre, d'où un rézeau de fer maillé, intercepte et brise la lumière. Peu de meubles suffisent pour garnir ces réduits : ils consistent en un bois de lit, fixé au mur, par des crampons de fer, et sur lequel sont étendus un sommier de paille ou de crin, deux minces matelats et une couverture de laine; en deux chaises vermoulues, dépaillées ou boiteuses; en une table peu solide; en une cruche, un pot et deux vaisseaux de terre ou de fayance, et dans deux méchans chenets dépareillés. Des inscriptions lamentables ou des figures bizarrement charbonnées, servent de tapisserie. Un triple grillage traverse le tuyau des cheminées; et le carreau des voûtes serait, au besoin, à l'épreuve de la bombe.

La nourriture, assez abondante, n'est ni saine ni agréablement apprêtée. On la sert en trois divisions qui

correspondent au déjeûner, au diner et au souper. Un porte-clef la coupe au détenu, privé d'instrumens tranchans.

L'opération de la barbe est regardée à la bastille, comme d'une haute conséquence, et traitée avec la plus sérieuse gravité. Elle se fait deux, et souvent trois fois la semaine, par le chirurgien, accompagné d'une sentinelle et d'un porte-clef. Afin d'éluder ces sujétions, qui me parurent humiliantes, je leur préférai d'épiller ma barbe avec de petites pinces d'acier. Je dois dire, à cette occasion, que la première fois qu'on m'ouvrit mon masque, l'extrême pâleur, ou plutôt la blancheur parfaite qui s'était répandue sur mon visage, me rendit méconnaissable même à mes yeux. C'était encore mes traits, mais comme ceux d'une statue, privés de mouvement, d'expression et de coloris.

Les communications étant défendues entre les détenus, on répartit à chacun d'eux, et suivant leur nombre, les courtes heures de la prome-

nade. Elle a lieu, lors des beaux jours, dans la cour dont j'ai déjà parlé. (1)

Il y a quantité d'autres détails, qui regardent la vie domestique, mais desquels je ne me suis soucié qu'indirectement, puisqu'ils ne pouvaient me comporter, et desquels, par conséquent, n'ayant pas tenu note, je ne ferai pas mention. Je reviens à moi.

SUITE DE MON JOURNAL.

*(Année 16** et suivantes).*

Une captivité dont on compte les lustres, s'est tellement identifiée avec l'existence, qu'elle semble être elle-même, ou du moins en faire une portion. L'aspect de ces tours menaçantes, le silence de ces tristes donjons, l'aigre et rauque bruïssement de ces verroux; tout ce qui compose l'attirail de la

---

(1) On a supprimé ici une foule de particularités, de leur nature très-propres à exciter la curiosité, mais qui ont cessé d'avoir le piquant de la nouveauté, depuis qu'elles ont été divulguées par plusieurs écrivains célèbres, ou du moins très-connus. Voyez les *Mémoires de madame de Stael*, ceux de *Bassompierre*, de *Linguet* et *Laporte*. Voyez aussi *la Bastille dévoilée*.

tyrannie, m'est devenu si familier, que le hazard qui briserait mes fers, me priverait de certaines habitudes. Je dis me priverait, et je le dis à la lettre ; car voilà l'homme : son ingénieux égoïsme, transforme ses peines en jouissances ; et la nature, mère toujours plus tendre, à mesure que la société devient plus marâtre, change par l'habitude, en plaisirs, ou au moins en besoins, des sensations que d'abord nous avions jugées insupportables.

Le lundi de chaque semaine, je reçois exactement une longue lettre de ma tendre Onézyme. A travers le courage qu'elle y affecte, sans doute pour m'en inspirer, je crois entendre gémir son cœur. Quelle destinée en effet ! A peine de nos lèvres avides, avons-nous effleuré la coupe de délices, et voilà que sous les coups de l'oppression, elle se brise en éclats ! Moins à plaindre que moi cependant, Onézyme, dans les bras de notre fils, ne peut-elle pas oublier ses ennuis? Oh ! que je voudrais le voir un instant ! Qu'aux yeux d'un père, le sourire de son fils doit être doux !... Craignons

de remner ces idées, à-la-fois ravissantes et cruelles. N'augmentons pas les tourmens de la réalité, par les plaisirs de l'illusion. Dois-je oublier que le despotisme me défend d'être père, comme d'être époux; et que sous le poids de mes fers, il n'est plus permis à mon cœur de sentir, ni de palpiter.

Aujourd'hui dimanche, j'ai été conduit, masqué selon la coutume, dans la tribune grillée et voilée, qui d'un parois de l'église, ouvre sur la chapelle, et à l'autel en perspective. Au moment de l'élévation, comme le rideau qui me le dérobe est tiré, mes yeux sont tombés par hazard sur les militaires employés à me garder. Je me disais en les considérant: quelle différence y a-t-il entre ces hommes, chargés par mes geoliers, de tirer sur moi, au moindre de mes gestes équivoques; quelle différence faut-il que je mette entre eux et un bourreau? Ne sont-ils pas, ainsi que lui, les agens de l'arbitraire, et plus vils encore qu'aveugles? Les voilà prosternés devant le dieu de bonté; leurs

bayonnettes se baissent en présence du paisible agneau ; elle peut se relever pour me percer le sein. En me livrant à ces réflexions, j'ai cru remarquer un soldat, dont la figure ne m'est point étrangère. Mes yeux affaiblis par les larmes n'ont pu bien démêler ses traits ; mais certes, ils ne me sont point inconnus. Il commençait à tourner ses regards vers la tribune, quand à la suite des sacrés mystères, elle a de nouveau été voilée. C'est dommage ; je l'aurais probablement reconnu.

Tout, dans ma situation, devient événement, objet de conjectures ou de desirs, cette figure ne m'est pas sortie de l'imagination. Je l'ai vue quelque part ; il n'y a pas de doute. Et pourquoi se rencontre-t-elle ici ? Est-ce le hasard, ou un dessein qui l'y ont amenée ? Appartient-elle à un persécuteur, ou à un ami ? Qu'il me tarde à voir revenir dimanche ; car il n'est pas impossible que cet individu soit encore de service.

Ma femme me marque de grandes nouvelles : la reine se meurt ; elle a

mandé le baron et fait mettre Onézyme en liberté. Anne a paru me plaindre; elle a pleuré amèrement sur mon sort, dont elle impute la rigueur à Mazarin. Si elle vit, a-t-elle promis, il sera adouci. — Il est trop tard pour se montrer mère, et j'ai trop souffert pour redevenir fils. Reine à-la-fois coupable et malheureuse, après avoir compromis le trône par la faiblesse de votre cœur, vous pouviez vous honorer encore par la fermeté de votre caractère. Pour ne pas commettre un parricide, il fallait avouer un adultère. On ne m'eut pas alors supposé d'ambitieux desseins; j'aurais vécu dans la médiocrité, mère des vrais plaisirs; mon existence n'eut porté d'ombrage à aucune ambition; je serais doucement descendu dans la tombe, soutenu par l'amour d'une épouse et par la piété d'un fils; et si jamais la renommée eut donné quelqu'éclat à mon nom, du moins ne l'aurais-je pas payé de tout mon bonheur. Je rends graces pourtant à ce repentir tardif.

Ce que fit une politique toute humaine, la crainte de celui, devant qui toute politique s'évanouit, a pu le défaire. Onézyme reverra son vieux pere, au défaut des caresses d'un époux, elle recevra celles d'un père et celles d'un fils. Va, cher enfant, promène sous les ombrages qui me virent croître, tes pas mal assurés. Et si jamais, en contemplant tes jeux, l'œil de ta mère s'obscurcissait de larmes, accours les recueillir de tes baisers enfantins. Dis-lui : calme tes douleurs, et ne crains plus d'espérer. Le malheur, comme la foudre, ne touche qu'aux têtes élevées; il épuisa tous ses coups sur celle de mon père. Fruit de l'hymen et de la vertu, je vivrai dans l'obscurité, et ferai luire encore sur ta vieillesse, quelques paisibles jours. — Tel est le sens de ce que j'écris à Onézyme, chose qui me paraît presqu'incroyable! le gouverneur l'a lu, n'a fait aucune observation, et l'a remis au commissionnaire.

La fin de la semaine ramène le jour où je puis voir ce soldat, qui ne me parut point inconnu. L'espoir, depuis

long-tems a cessé de me leurrer de ses songes ; pourquoi donc éprouvai-je un desir qui a l'air de lui ressembler? Serait-il vrai que son instinct, compagnon fidèle de la vie, remue l'enfant dans son berceau, devance l'adolescent sur la route facile des plaisirs, conduit par la main, l'homme dans son épineuse carrière, et s'asseoit encore à son chevet de mort, pour le distraire par de séduisans prestiges?

Je ne l'ai point revu, et j'en remercie le ciel. Que m'ont servi, jusqu'alors, ces lueurs trompeuses? Semblables aux feux légers qu'on voit, pendant la nuit, errer à la surface des marais, elles m'ont conduit de précipices en abymes, jusqu'à ce qu'au fonds de celui-ci, j'aie trouvé l'enfer où j'achève de mourir.

Que d'événemens ont eu lieu, que de drames se sont joués sur le théâtre du monde, depuis qu'on m'en a séquestré. Mazarin mort, le roi marié, la reine-mère qui va rejoindre son ministre. Sur les rives du fleuve immortel qui coule sans jamais s'épui-

ser, ô Anne, vous trouverez aussi Buckingham; quand il vous demandera ce que vous avez fait de son fils, que lui répondrez-vous?

Onézyme m'écrit des Anglecourts. Elle est libre, mais elle regrette une captivité qui lui était commune avec moi. Il lui semblait qu'elle diminuât mon malheur en le partageant. Je le crois, au contraire adouci, depuis que seul, j'en porte le poids.

Voici de quoi donner carrière à mon imagination. On raccommode les mansardes des cuisines: en traversant la cour, une tuile tombe à mes pieds; rien que de très-ordinaire. Mais cette tuile est enveloppée d'un papier; déployons-le et lisons: » Di-
» dier, toujours fidèle, est toujours
» digne de vous. Après dix années
» de regrets et de recherches, il ap-
» prend que vous gémissez dans ces
» murs; il l'apprend, et, au moyen
» de quelques sacrifices, il parvient
» à y pénétrer, comme soldat attaché
» à la garde des prisonniers. Qu'or-
» donnez-vous de mon zèle? Parlez,

» il est prêt à tout. Il s'est aujour-
» d'hui rappellé du métier qui lui a
» valu votre connaissance; c'est à sa
» faveur que, monté sur le toit d'où
» il vous contemple, il peut vous
» entretenir. Jusqu'alors nul moyen
» ne s'était présenté. De grace, mon
» cher maître, que la tentative et
» son dévouement ne restent point
» inutiles! » Excellent Didier! Mon cœur t'avait nommé, lorsque mes yeux hésitaient encore. Je les levai vers le ciel, et posant sur mon sein ce précieux écrit, je l'attestai de ma tendresse et de ma reconnaissance. Cependant, je ne profiterai pas de ces offres. Jusqu'alors j'ai compromis, j'ai entrainé dans ma disgrace ceux qui ont essayé de me soustraire à ses chocs; pour prix de leurs services, je leur ai ôté le repos. C'en est trop; il suffit, il convient que je sois seul malheureux.

Didier vient de me réitérer ses instances par un billet plus pressant. Comme il m'avait indiqué de lui répondre par la même voie, j'ai crayon-

né mon refus au dos de son message. Le pauvre garçon gémira de ne pouvoir se sacrifier.

Je ne me suis point abusé; mais il joint au sentiment de sa douleur affectueuse, une légère pointe de dépit. A mes pieds, vient de tomber une petite enveloppe dans laquelle se trouve un louis d'or, à la face de *Louis* XIV. C'est moi-même, c'est tout mon portrait. Sur le papier, je lis ces mots: » Voici votre frère, et » voilà ce que vous êtes!... » Il a raison; mais que faire? Quant à moi, ils m'ont tant maltraité, que je les mets à faire pis. Mais Onézyme vit encore; mais ils pourraient se venger sur mon cher Clémentin! Non, il vaut mieux s'humilier, souffrir et mourir sans avoir parlé.

Quel tableau vient d'offrir à mon admiration le dévouement d'un serviteur, d'un ami fidèle! Prosterné aux pieds du sanctuaire invisible, j'immolais au Dieu mort pour moi, ce nouveau sacrifice. A la consommation des mystères saints, le voile tombe

et je puis reposer sur un doux holocauste, mes yeux fatigués par l'aspect des verroux. Tous les fronts, humiliés dans la poudre, fléchissaient en présence du maître de l'univers; la pointe des glaives eux-mêmes se baissait vers la terre. Un seul homme était debout. Au moment, que le pontife élève dans les airs le pain sacré, Didier, une main sur sa poitrine, l'autre étendue vers l'autel, prend le ciel à témoin de ses nouveaux sermens. Il me jure, mon cœur l'entend; fidélité, courage, délivrance. Des pleurs jaillissent de ses yeux; mes pleurs y répondent. Reçois, ami, le seul prix digne de toi: cours à de nouveaux dangers; j'accepte les services!

Voici un nouvel écrit dans lequel Didier développe ses intentions et ses moyens: « Mon cher et trop malheu-
» reux maître, vous avez reçu mes
» sermens en présence de Dieu; il
» faut les remplir. J'ai promis de
» vous délivrer; il faut y parvenir.
» Parmi les ressources que la médi-

» tation et les circonstances m'ont
» offertes, voici celle qui m'a paru
» la plus simple et la plus infaillible.
» Mademoiselle Césarine, dont la
» figure vous a déjà tant servi, peut
» vous servir encore. Ainsi que vous
» ne l'ignorez pas, elle avait été en-
» levée par M. de Beaufort, et con-
» duite, sous votre nom, dans tous
» les rassemblemens que les mécon-
» tens formaient dans les Landes de
» la Gascogne et aux environs du
» Bec-d'Ambez. En conséquence,
» tandis que vous passiez pour elle
» aux Clarisses de Fontainebleau,
» elle jouait votre rôle dans une ar-
» mée. Mais bientôt lasse d'un per-
» sonnage, que d'abord elle avait
» beaucoup aimé, elle s'évada un
» beau matin, et onc depuis M. de
» Beaufort n'eut de ses nouvelles.
» Sans asyle et sans pain, elle fut
» trop heureuse de retrouver l'un et
» l'autre dans le monastère des An-
» glecourts. Elle y végète depuis; et
» quoique sa pension soit payée fort
» négligemment, on l'a gardée par

» le double sentiment de la commi-
» sération et de l'amitié: car, au mi-
» lieu de ses chagrins, et malgré
» l'âge qui aurait dû la mûrir, elle a
» conservé son inconséquence et son
» amabilité. Voilà où la froide et
» cruelle politique a réduit la fille
» d'une reine et la sœur de celui qui
» devrait être roi; car il n'y a pres-
» qu'aucun doute qu'elle soit votre
» jumelle. C'est sur les qualités
» même de son caractère, que j'ai
» fondé le succès de ma nouvelle
» entreprise. Je l'ai vue, je l'ai pres-
» sentie. L'attrait de la nouveauté,
» l'ennui de l'uniformité qui la tue,
» l'envie d'occuper de son existence
» une cour qui la néglige, ont été
» autant de motifs qui l'ont fait con-
» sentir à tout. Son évasion du cou-
» vent est la chose du monde la plus
» facile, vu l'extrême liberté dont
» elle y jouit. Son introduction à la
» Bastille ne sera pas plus malaisée;
» elle y paraîtra en la place et sous
» l'habit du tambour de notre es-
» couade, dont quelques louis ga-

» rantiront l'incorruptible discré-
» tion. Je me suis bien gardé de faire
» connaître à ce jeune homme le vé-
» ritable motif de cette manœuvre ;
» il est persuadé qu'il ne s'agit que
» de contenter la curiosité d'un de
» mes amis. Césarine entrée, remet-
» tez-vous-en à moi pour la substi-
» tuer à votre place, et pour que
» vous occupiez la sienne. Sa ressem-
» blance trompant le gouverneur et
» ses agens, aussi long-tems que
» l'exigera le succès de l'affaire, vous
» pourrez gagner rapidement l'An-
» gleterre, d'où vous vous embar-
» querez pour l'Espagne, à moins
» que vous ne préfériez passer in-
» continent dans ce royaume ; car le
» séjour du premier n'est rien moins
» que sûr, troublé comme il l'est par
» la faction de Cromwell. Dans l'un
» ou l'autre, madame vous suivra
» avec son vieux père et votre jeune
» fils. Réunis, vous ne tarderez pas
» à me voir au milieu de vous, et je
» jouirai du bonheur de vous avoir
» rendu quelques beaux jours. »

Cette lettre, mieux que tout Sénèque, Montaigne et mes réflexions, m'a fait connaître à fond l'instabilité de notre nature. Tout-à-l'heure, épuisé par les efforts, rebuté par les difficultés, je jurais de rester étranger à toute entreprise: une nouvelle se présente; les moyens me semblent faciles et le succès possible; voilà mon cœur agité de ses anciens mouvemens. Il se rouvre aux desirs, à l'espérance, aux projets. Revoir mon père, embrasser Onézyme, caresser mon enfant!... Ah! le moment où tant de joie ne sera plus un songe, me payant des siècles de captivité, suffira pour me faire mourir de plaisir!

Plusieurs jours viennent de s'écouler, sans que j'aye revu mon fidèle agent. Je suppose que la prudence l'écarte de moi, ou qu'il en est retenu loin par les soins de l'entreprise.

Le malheur se lasserait-il de me faire l'objet de ses coups. Aux espérances que me permet le dessein de Didier, voici qu'il faut que j'ajoute

l'incident le plus favorable. Soit calcul, soit hasard, le commissionnaire du lundi n'est plus le même; Placide lui a succédé; Placide, ce serviteur singulier et respectable du bon Vincent de Paule. J'ai failli m'écrier, à son apparution inopinée; mais lui apparemment était prévenu, car mon masque n'a pas semblé l'étonner. Au reste, je l'ai toujours trouvé de même, grave, honnête et sérieux; les ans paraissent n'avoir fait aucun changement à sa personne. Je n'en dirai pas autant de mon domestique, plus sensible sans doute, et plus facile à altérer. La trace du chagrin est visiblement empreinte sur le front de Didier.

Onézyme me mande que, sur la fin de sa glorieuse carrière, le vénérable Vincent s'étant voué aux prisonniers, Placide, à son imitation, a voulu leur consacrer ses derniers soins. Depuis deux ans, il avait été successivement attaché à ceux du Châtelet et de la Conciergerie du Palais; mais ayant connu, avec une partie de mes infortunes, le lieu de

ma détention, il était parvenu, au moyen de quelques manœuvres charitables, à se faire recommander à M. de Saint-Mars, qui l'avait agréé. Onézyme ajoute que tant de secousses ont ébranlé la vieillesse du baron des Anglecourts, qu'elle tremble chaque jour de lui fermer la paupière. Elle finit par me dire que Clémentin, sa consolation et son espérance, offre, sur son agréable visage, le mélange de nos traits ; qu'il promet de joindre au cœur le plus sensible, un esprit vif et pénétrant. L'amour maternel, l'orgueil d'un père jouissent de ces détails flatteurs ; moins prévenus et plus éclairés, nous devrions gémir sur ces dons, qui me furent si funestes. Heureux aux siècles d'injustice, qui, dans une poitrine d'airain, sent battre un cœur charnel et grossier ! Heureux, dont le front vil sait fléchir, dont l'étroit cerveau ne conçoit que des pensées de servitude, et qui, au besoin, s'offrirait pour marche-pied à l'opulence ou au pouvoir. Borné, dur, égoïste, il s'é-

levera en rampant ; d'esclave, il deviendra oppresseur, et se payera par des cruautés, des mépris qu'il aura reçus.

Les trois jours qui viennent de se passer feraient dans l'existence la plus uniforme, une époque mémorable ; combien ne doivent-ils pas tenir un rang plus marqué parmi les événemens de la mienne, dont ils sont un des plus importans, et dont ils pourraient devenir le plus décisif?

Mardi matin, à peine fesait-il jour, que le gouverneur entra chez moi : Monseigneur, il faut vous habiller et me suivre. — Que signifie ceci, monsieur? — Vous ne tarderez pas à l'apprendre. — S'agirait-il encore d'une translation ? — Je ne le crois pas; mais hâtez-vous. — Je m'habille, on me place mon masque ; je descends : une litière fermée me reçoit avec M. de St.-Mars, et je chemine, sans savoir où. Seulement, au retentissement des pas des porteurs, je juge que nous franchissons les voûtes, et que nous quittons la Bastille.

La marche dura un peu plus d'une demi-heure. Nous nous arrêtons enfin, et la litière, qui s'ouvre aux pieds d'un très-grand escalier, ne me permet pas de soupçonner dans quel nouveau lieu je suis conduit. Le gouverneur me donne la main, monte et me précède d'un dégré. Au haut, en face d'une porte élevée, qui s'ouvre incontinent, se trouve un personnage qui nous guide dans un cabinet. Là, M. de St.-Mars me débarrasse de mon casque, et me parle en ces termes : Par les lettres que Monseigneur a reçues de son épouse, il a appris la maladie de la reine : Sa Majesté ne veut pas quitter la vie, sans avoir revu, embrassé et béni celui qui lui est si cher. C'est pour cela qu'elle a mandé Monseigneur. Vous êtes dans son palais, et voici son appartement.

L'introducteur, qui nous avait quitté, reparut et nous fit signe de le suivre. Il me parut, par les détours où nous nous engageâmes sur ses pas, que nous tournions les grands

appartemens ; et en effet nous pénétrâmes, par un corridor étroit et assez obscur, dans la chambre où reposait Anne. Quoi, pensais-je, après tant d'années, de souffrances et d'événemens, je vais revoir ma mère! Dans quelles circonstances et pour quels motifs? Ah! pourquoi mon cœur éteint par l'adversité, ne retrouve-t-il pas ces feux qu'un fils devrait sentir? Mais pourquoi l'ambition les étouffa-t-il jadis dans le sein d'une mère?

Notre guide gratta à une porte, qui s'ouvrit sans bruit. Une dame de moyen âge, parfaitement belle et d'une physionomie sérieuse, nous recommanda le silence par un geste; puis ayant jetté les yeux sur moi, elle en fit un autre bien opposé et sans doute involontaire, où je vis clairement la surprise, la terreur, la pitié, l'indignation. En portant mes regards sur une glace, je remarquai cette même dame qui se penchait vers une autre, assise, et qui lui parlait avec chaleur, quoique bas. Nul

doute que je ne fusse le sujet de l'entretien.

Il régnait dans l'appartement un silence morne et une consternation respectueuse, l'un et l'autre causés par le déplorable état de la reine, qu'un cancer poussait au tombeau par l'épineux sentier des douleurs. Un demi-jour mystérieux et presque funèbre éclairait faiblement le lit de cette princesse, au pied duquel était agenouillé un seigneur âgé, et d'un extérieur grave, qu'on me dit être lord Montaigu. Plus loin, un grouppe de femmes, dans diverses attitudes, mais toutes ayant les yeux sur la malade. Plus rapprochée d'elle, la jeune reine Marie-Thérèse, assise et éplorée; et debout, obliquement au chevet, entre un prélat et un autre personnage, que je jugeai un médecin, Louis XIV, que j'aurais reconnu à son attitude imposante et noble, quoiqu'affligée, quand il ne m'aurait pas stupéfait par sa ressemblance avec moi.

Ce prince, à mon aspect, réprima

un mouvement, que je ne saurais qualifier; il avança de deux pas, avec une démarche haute, me tendit la main, et d'un ton également affectueux et pénétré: mon frère, me dit-il, embrassons-nous. Puis me conduisant vers la reine: madame! ajouta-t-il, souffrez que je vous le présente; il est aussi votre fils.

Anne, que les souffrances tenaient absorbée et comme anéantie, se souleva en poussant un gémissement sourd. Une de ses femmes, madame de Motteville, la soutînt, pendant que de ses regards inquiets et attendris, elle cherchait à me reconnaître. Bientôt des larmes tombèrent de ses yeux; elle m'avança une de ses mains, dont l'âge ni la maladie n'avaient point altéré la rare beauté, et sur laquelle je déposai un baiser respectueux. Oui, dit-elle, en regardant le roi, et en répondant à sa pensée, oui, Charles est mon fils. Je renouvelle, en sa présence, la déclaration que j'ai faite devant vous, de sa naissance et de ses droits. Il faut, mon fils, que

vous me promettiez de le traiter toujours en frère. Que Votre Majesté, dit Louis, en reçoive mon serment solemnel. Et vous, Charles, ajouta la reine en prenant une de mes mains, qu'elle pressa tendrement dans les siennes; il faut à votre tour, que vous vous engagiez à quelque chose pour l'amour de moi. Ordonnez, madame, répondis-je. Appellez-moi votre mère, reprit-elle. Ma mère, m'écriai-je involontairement! Il y a long-temps, si vous l'aviez voulu, que de ma bouche, vous auriez entendu ce titre sacré. A ce reproche, peut-être cruel et déplacé, elle baissa les yeux, les ferma presqu'aussitôt avec un léger mouvement de convulsion, rougit un peu et resta quelque temps sans parler. Louis me regardait avec un air de mécontentement. La jeune reine se tenait debout et avait cessé de pleurer pour me considérer plus facilement. Vous n'avez que trop raison, reprit Anne, j'eus avec vous, mon fils, des torts graves et réels; cependant, croyez-en la sincérité de ces derniers momens,

ces torts furent plus encore ceux de la politique et des circonstances que les miens. Le plus grand malheur de ceux qui gouvernent, est qu'avec la puissance des rois, ils ne reçoivent pas la science de Dieu; leur ignorance fait plus de mal que leur méchanceté. Au reste, mon fils, je vous lègue à votre frère; il s'engage à réparer celui dont vous êtes, depuis trop long-temps, l'innocente et malheureuse victime. Mais jurez à une mère qui se répent et vous supplie, jurez que jamais vous ne tenterez de vous venger des injustices que vous avez essuyées; jurez que, si vous retrouvez en lui un frère et un protecteur, il rencontrera dans vous un ami sincère et un fidèle sujet. J'en fais le serment, répondis-je; Dieu, qui punit les parjures, entend avec plaisir ce cri d'une conscience, qui n'a rien à se reprocher, pas même la plainte. Il y a long-temps qu'avec mes privations et mes douleurs, je l'ai mise aux pieds de la croix.

La conversation quitta alors ce ton

solemnel, et descendit à la plus intime familiarité. La reine, que ma présence paraissait charmer, prétendit qu'elle ne souffrait presque plus, et annonça, en souriant, le terme de sa maladie. Alors le contentement se manifesta sur toutes les physionomies, et la joie, qui circulait dans l'appartement, se communiqua bientôt dans tout le palais. On m'entoura, on m'examina avec une curiosité avide; le roi, mon frère, son épouse, ma belle-sœur, la reine, notre mère commune, m'adressèrent des questions multipliées. Mais de toutes les aventures dont je tentais de satisfaire leur intérêt, nulle ne leur parut plus extraordinaire, plus merveilleuse même que notre ressemblance. Mon coloris, qu'une vie oisive et la longue privation du masque, m'avaient restitué, au moins en partie, rendait, aux cheveux près, cette ressemblance parfaite. Pourtant selon l'ancienne remarque d'Onézyme, elle était plus marquée et plus exacte de Césarine avec le roi.

Entre Louis et sa mère, il fut arrêté

qu'en attendant le gouvernement d'une province, j'obtiendrais, avec un titre honorifique et *une maison*, (1) les prérogatives de prince étranger. Qu'en conséquence, j'aurais le pas immédiatement après les enfans de France. Fiez-vous en à moi, me dit le roi, je prétends faire pour vous, tout ce qui ne sera pas incompatible avec la sûreté de l'état. J'aurais bien voulu retourner aux Anglecourts, près de ma femme, recevoir les derniers soupirs du baron, et présider à l'éducation de mon fils; on me promit de m'accorder bientôt cette satisfaction; mais il fallut promettre à mon tour, que j'emploierais au bien de l'état, les talens dont on supposait que le ciel m'avait doué.

Ce fut avec cette nouvelle et riante perspective, que je fus conduit dans

---

(1) Il n'est pas superflu de faire remarquer à la génération qui croît depuis dix ans, que *la maison* d'un prince ou d'une princesse de France se formait à leur majorité, et était composée de tout le domestique, depuis *l'aumônier* jusqu'aux *valets de garderobe*.

un appartement somptueux, et placé dans un lit, ou plutôt sur un trône, où j'eus le tems de bercer mon imagination des projets les plus doux; car je ne dormis pas; et ces rêves de bonheur furent seulement troublés par l'image de ma mère, expirant dans les douleurs.

Le lendemain, vingt courtisans attendaient mon lever. M. de St.-Mars fut le seul que j'admis, et avec lequel je m'entretins. Je le remerciai de ses soins, de ses égards, et promis d'employer mon nouveau crédit à l'en récompenser.

Je revis ma mère et le roi. Anne continuait à éprouver une amélioration, et Louis me témoigna une affabilité vraiment fraternelle. J'ai omis de dire que le jeune Philippe, second fils de la reine, avait quitté la cour, depuis cinq journées, pour aller réparer envers Césarine les injustices de l'ancien gouvernement. C'est pourquoi, je n'avais pas vu ce prince, qu'on disait fort aimable.

Le soir, il y eut autour du lit de

la malade, une sorte de conseil d'état. Je voulais me retirer : non, mon frère, dit le roi, il est bon que vous fassiez votre noviciat.

On avait reçu des dépêches. Louis les prenait ouvertes des mains d'un secretaire d'état, et les communiquait par extrait à sa mère. Après avoir lu des yeux les premières lignes d'une de ces missives, il pâlit visiblement. Sire, m'écriai-je, vous vous trouvez mal ? Non, non, dit-il, ce n'est rien; mais j'ai besoin d'être seul. Nous sortîmes tous. Les ministres passèrent avec moi dans une pièce voisine, où ils m'entretinrent avec autant d'affection que de respect.

Un quart-d'heure après, un personnage que je crus être un secretaire particulier, entra, tira à quartier un de mes interlocuteurs, et lui parla à l'oreille. Celui-ci fit un violent geste de surprise. Il appella un de ses confrères, dans l'embrâsure d'une fenêtre, et lui parla bas également. Ce dernier le quitta bientôt, en s'écriant avec humeur : cela n'est ni possible,

ni vraisemblable; cela ne se peut pas. Je demandai de quoi il était question? Tout le monde garda le silence. Seulement le ministre qui venait de lâcher ces mots, répondit, mais sans m'adresser la parole, et comme s'il se parlait à soi-même : une absurdité! une calomnie! Cela ne se peut pas.

Cependant tous les ministres, excepté celui-là, s'étaient écartés de moi; et formés en grouppe à l'autre bout de l'appartement, ils s'entretenaient à demi-voix.

Après un instant, un huissier se présenta : le roi vous demande, messieurs, dit-il, en les saluant. Ils sortirent tous; je restai seul.

Celui qui avait parlé, revint sur ses pas, s'approcha de moi et me dit, comme s'il craignait d'être entendu : on veut vous perdre; mais si vous avez des persécuteurs, vous ne manquez pas d'amis. Ces mots firent courir un frisson jusqu'à mon cœur.

Tout-à-l'heure, j'étais environné des hommages de la puissance; maintenant, me voila seul!

Seul ! Cette situation inattendue me suffoquait. Un valet-de-chambre, ou tout autre domestique entra ; il avait la tête couverte, il jeta un léger coup-d'œil sur moi, et ne se découvrit pas.

Un moment après M. de St.-Mars parut. Il était précédé d'un capitaine des gardes. Du seuil de la porte, il se jeta à genoux, me montra l'horrible masque, et ne dit que ces mots d'un accent entrecoupé: Vous êtes perdu !

Je le compris: je m'évanouis... — Quand le prince revint à lui, il se retrouva à la Bastille.

CONCLUSION.

Il n'en sortit plus que mort. En cet endroit, ses tablettes interrompues ne permettent plus de suivre le fil des événemens qui lui sont personnels. Il n'est guère possible, pour se tirer du labyrinthe, en apparence sans issue, qu'ils présentent ; ou seulement pour y faire pénétrer quelques clartés, il n'est guère possible, disons-nous,

que de hasarder des conjectures. Celles qui suivent, et qui nous semblent les plus vraisemblables, sont réduites, autant du concours de plusieurs faits et de leur comparaison entr'eux, que de la lecture des fragmens d'une correspondance, relative à l'infortuné prisonnier. Ces fragmens, trouvés dans un vieux portefeuille enfoui sous des décombres, avaient été recueillis quelques mois après la prise de la Bastille, par un ouvrier subalterne employé aux démolitions qui, ne pouvant soupçonner l'importance de ces *paperasses*, les avait abandonnées sous un méchant petit miroir, parmi des mémoires de son travail. La mort de cet artisan ayant amené la vente de son mobilier plus que modeste, les papiers tombèrent sous les yeux de l'homme de lettres qui a rédigé ces mémoires, lequel fit des perquisitions, et découvrit dans ses débris informes, la base de son travail. Parmi ces débris, il a trouvé quelques morceaux complets, qu'il a employés:

de ce nombre sont, en presque totalité, les diverses lettres qu'on a lues dans le courant du livre, et singulièrement celle qui le termine. D'ailleurs, il s'est vu forcé de sacrifier bon nombre de ces lambeaux, dont les uns offraient des contradictions manifestes avec les histoires ou les mémoires les plus accrédités, et dont les autres auraient irrité une curiosité, qu'ils ne pouvaient satisfaire. Voilà, pour ceux qui exigent des éclaircissemens, quelques détails bien minutieux, mais dont, au moins, ils approuveront l'intention. Voici maintenant sur le dénouement de toute cette intrigue, les conjectures les plus plausibles, ou, si l'on veut, les moins invraisemblables.

On se ressouvient d'une part, que Didier avait promis de substituer Césarine à Charles; de l'autre que Monsieur, frère de Louis XIV, était parti, délégué par sa mère et le roi, pour améliorer le sort de leur sœur commune. Ces deux entreprises s'étant croisées, et Didier n'ayant plus trouvé

au couvent des Anglecourts la princesse que Philippe venait d'en enlever ; ce confident, aussi zélé que fidèle, avait sur-le-champ projeté de la remplacer par Onézyme. Quelques jours auparavant, le baron était mort, ce qui, livrant sa fille à de nouvelles douleurs, lui laissait aussi plus de liberté, pour tenter la guérison des anciennes. Et qu'y avait-il qui pût l'opérer plus radicalement que sa réunion avec celui dont l'absence les causait toutes ? En conséquence, le plan de Didier fut goûté, agréé, mis à exécution. Le jeune Clémentin, dont l'âge n'a point été précisé, mais qui, vers cette époque, devait toucher à l'adolescence, confié à madame Jobin et à Germain, tous deux âgés, infirmes, mais dévoués jusqu'à la mort au sang de leur maître.

Cependant l'ancien levain de la Fronde n'avait pas tellement été étouffé dans le cœur de ses principaux chefs, qu'il n'y restât encore un germe qui vraisemblablement ne demandait qu'à se développer. Madame

de Chevreuse, retournée en Angleterre, auprès du lord Holant, son amant, correspondait avec le cardinal de Retz, retiré dans sa principauté de Commercy. Le duc de Beaufort, promenant à-la-fois ses inquiétudes démocratiques, ses regrets séditieux et le mécontentement que lui avait donné la disgrace de madame de *Montbazon*, sa maîtresse ; M. de Beaufort sollicitait vivement l'assistance et stimulait l'orgueil du prince de Condé, pour que ce guerrier déployât de nouveau l'étendart de la rébellion. Les uns et les autres nommaient souvent dans leurs lettres le fils de Buckingham, qu'ils désignaient sous le nom de *Charles* x ; comme ils qualifiaient Louis xiv d'usurpateur et de tyran.

Quelqu'intelligent que fut Didier, il ne pouvait pressentir l'intérieur et les motifs secrets de ces menées dont Beaufort ne lui avait communiqué que la surface. Ce serviteur, dévoué sans réserve, à son malheureux maître, approuvait les desseins de ceux

qui s'intéresseraient à sa délivrance. Par leurs conseils, cependant, il ne les avait nullement nommés dans ses lettres au prince : seulement, comme on l'a vu, il lui avait offert de choisir un asyle en Angleterre ou en Espagne. Mais en Angleterre, le parti de Cromwell n'eut pas demandé mieux que de posséder un prétendant à la couronne de France, afin de l'opposer à la prospérité naissante de son jeune roi ; mais en Espagne, outre cette même disposition de contre-poids diplomatique, la maison d'Autriche semblait percer l'avenir pour y lire sa décadence prochaine, entamée par Richelieu, et que devait compléter l'influence des Bourbons. Sans pénétrer dans ces profondeurs politiques, Didier avait mandé à M. de Beaufort les intentions du prisonnier ; celui-ci les avait transmises au prince de Condé, par qui enfin elles étaient parvenues au chef du gouvernement.

La fatalité voulut que, précisément au même jour, Onézyme conduite par Didier, s'introduisit à la Bastille.

Ce concours de circonstances, cette coïncidence dans les tentatives, ne permirent pas de douter qu'il n'en existât dans les intentions. On jugea que Charles conspirait, non seulement pour sa délivrance, mais contre son souverain. La joie que la duchesse de Chevreuse laissait éclater à la nouvelle de sa prochaine arrivée ; quelques propos échappés au cardinal de Retz ; les fanfaronnades de Beaufort, et plus que tout cela, six régimens de Gardes-Wallonnes, avancés sur les frontières de la Navarre : toutes ces probabilités rassemblées et comparées, formèrent une preuve imposante, dont, aux yeux de Louis XIV et de son conseil, le poids entraîna la perte de son frère. Il la signa en pleurant et prit toutes les mesures pour en diminuer l'horreur. Seulement Onézyme et Clémentin disparurent, sans qu'aucune recherche ait pu laisser sur leur sort même une faible trace. On soupçonna, dans le temps, que la fille du baron des Anglecourts était morte, quelques années

après, dans un monastère étranger; et que le rejetton de ce couple malheureux, envoyé sous un nom vulgaire, aux Indes orientales, avait été tué devant Pondichéry. Quant aux bruits de poison, qui se renouvellèrent sur eux, lors de la mort de Madame, belle-sœur de Louis XIV, sacrifiée, dit-on, par son époux au chevalier de *Lorraine*; on peut affirmer qu'ils sont dénués de fondemens. De telles mesures eussent trop répugné au caractère noble et loyal du grand roi; et d'ailleurs, si on eut voulu en faire usage, n'aurait-ce point été, préférablement à tous, contre le prince lui-même?

On se contenta de le réintégrer dans sa prison, qu'on environna, à la vérité, de précautions plus sévères et plus multipliées, mais dont le séjour ne devint pas plus rigoureux pour lui. Il paraît même qu'il eut la liberté d'écrire; et que ce fut pour en user qu'il ébaucha, à diverses reprises, les souvenirs que nous nous sommes efforcés de lier en corps

d'ouvrage. Mais une chose qui pourra surprendre, c'est que pour les tracer, il se plaisait à descendre dans le cachot souterrein, où d'abord il avoit été déposé, en entrant dans l'intérieur du château. Là il avait obtenu la permission de faire élever un petit monument sur chaque face duquel était gravé le nom des personnes qui lui étaient chères, et que la mort ou la séparation lui fesaient regretter. J'ai même lu sur un *agenda* de M. Linguet, quelques inscriptions copiées par ce célèbre avocat, et extraites des murailles de ce cachot, qu'apparemment on ne visitait jamais; car on n'eut pas manqué de les effacer.

Ainsi s'écoulèrent les dernières années de ce déplorable captif, en faveur duquel il ne paraît plus que personne ait remué. Il est prouvé, par la tradition de plusieurs confidences, que M. de Louvois le visita souvent; et l'on remarqua, comme une chose très-notable, dans un personnage aussi orgueilleux, qu'il ne lui parlait jamais que debout, décou-

vert et avec les expressions d'un profond respect. C'est que Louis XIV, ce monarque extraordinaire, qui mettait de la dignité jusques dans ses plaisirs, voulait qu'on en apportât aussi dans les châtimens commandés par la sûreté de l'état. C'est qu'il voulait, qu'en punissant un conspirateur, (car il fut persuadé et resta convaincu que Charles l'avait été) on respectât, dans son frère, le sang des maîtres de la France, auquel il appartenait de si près. (1)

Le récit officiel et sans réflexions de la mort de cet infortuné achevera de contenter la curiosité et peut-être la sensibilité du lecteur sur ce qui le concerne.

---

(1) C'est ce que n'imita point l'infortuné Louis XVI, qui puisait dans son cœur plus d'amour pour la justice distributive, que dans son entendement de considération pour la politique bien entendue. Lorsque, dans la scandaleuse *Affaire du Collier*, ce monarque permettait que le nom de son épouse fût prononcé aux procédures, il ne prévoyait guère qu'en se prostituant ainsi aux bouches de la haute magistrature, il ouvrait, pour ainsi dire, celles de

LETTRE

DU GOUVERNEUR DE LA BASTILLE,

Au Secretaire d'Etat, Ministre de la maison du Roi.

Au château de la Bastille, le 21 novembre 1703.

MONSEIGNEUR,

En me référant à la dernière que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Excellence, je lui transmets la suite des détails, concernant le nommé *la Tour*, plus connu au château sous le nom du *Masque de Fer*.

Il y a eu hier quinze jours, qu'à

---

la basse robe qui l'enverrait elle-même à l'échafaud! Quoiqu'en ait dit le philosophisme, et par ce qu'en ont fait ses exécuteurs testamentaires, restons persuadés que si l'on ne veut pas le renversement des états, il importe de couvrir d'un voile respectueux les fautes de leurs chefs. Se dessèche la main qui tenterait de le soulever! Leurs juges ne sont pas sur la terre.

la suite de son dîner, qu'il fit très-copieux, comme à son ordinaire, il éprouva un premier spasme, dont la durée se prolongea plus de vingt minutes, d'une manière tout-à-fait alarmante. Comme le médecin jugea qu'il y avait complication d'apoplexie et d'indigestion, il se garda d'ordonner la saignée. Quelques détersifs la remplacèrent, et le sieur la Tour s'en trouva bien.

Le soir même, le médecin jugeant qu'un corps aussi replet, qui dépensait si peu et qui consumait tant, atteint d'ailleurs par l'âge, renfermait quantité d'humeurs, il ordonna un vescicatoire sur la nuque. Le malade y consentit avec plaisir ; et quelques heures après, les mouches ayant bien pris, il se trouva soulagé.

Deux jours après, il sortit et se promena. Il monta au belvédère, descendit dans le souterrein, et écrivit. Mais ayant visité le commencement de son nouvel écrit, et ayant vu qu'il lui avait donné la forme et le titre de *Testament*, j'ai jugé convenable de

le lui laisser terminer. Je vous transmets, Monseigneur, cette pièce importante dans toute son intégrité.

La huitaine se passa ainsi sans amélioration. Au bout de ce tems, les forces lui revinrent ; il se montra gai, et me dit en riant : je crois, St.-Mars, que me voilà à la fin de ma captivité! Voulez-vous parier qu'avant huit jours, je ne suis plus ici? Je le desire, Monseigneur, répondis-je; vous savez que j'aimerais mieux faire ma cour à Votre Altesse, ailleurs qu'à la Bastille. Vous ne m'entendez pas, reprit-il. Je l'avais bien compris, ainsi que Votre Excellence peut croire ; mais je ne voulais pas l'allarmer.

Depuis son attaque, on lui avait dit, chaque matin, la messe dans son cabinet ; il y avait assisté avec le recueillement qu'il a toujours montré à la célébration des saints mystères ; il se préparait à y participer aujourd'hui.

Avant-hier, comme le prêtre, M. *Guirault*, prononçait les mots du *Pater : et ne nos inducas... Sed li-*

bera nos a malo, le sieur la Tour est tombé sur la face ; il était agenouillé ; son spasme lui a repris avec un redoublement de convulsions. Le médecin a jugé la saignée nécessaire; mais la veine a été piquée plusieurs fois inutilement, et il n'est venu que quelques gouttes d'un sang noir et épais.

Vainement d'autres secours ont été prodigués au prisonnier ; il n'a donné aucun signe de connaissance, et n'en a donné de vie, que par un râlement qui ne l'a pas quitté jusqu'à sa mort. Elle est arrivée à dix heures moins quelques minutes du soir.

Le corps du sieur la Tour ayant été accomodé dans son lit, M. Guirault, l'aumônier, lui a dit les prières des morts, jusqu'à huit du lendemain. Alors, selon les ordres exprès de Votre Excellence, le chef du prisonnier a été séparé du tronc ; et après que son visage a été balafré par trois incisions aux yeux, à la bouche et au nez, il a été enfermé et cloué dans une bière, qu'on a déposée sous la

voûte du second pont-levis, tendue de noir à cet effet.

Entre trois et quatre heures de l'après-midi, les prêtres de St.-Paul, paroisse de la Bastille, sont venu le chercher. Il a reçu les honneurs funèbres du second ordre ; le lendemain, sur son catafalque, on a chanté trois messes de *libera* et dit des messes basses. Il a été consigné aux registres sous le nom de... (en blanc) *Marchialy*, présumé Italien, et âgé d'environ *quarante-cinq ans*.

Dès aujourd'hui, j'ai procédé, avec le seul Rosarges, à l'anéantissement de tout ce qui pourrait rappeller sa trace. Les meubles seront démontés ou brûlés, selon qu'ils en seront susceptibles ; sa chambre particulière et le cabinet de la tourelle seront dépavés; les plafonds seront enlevés ; enfin on ne laissera pas sans perquisition exacte et minutieuse, tous les coins secrets et les endroits, même ignorés, où le prisonnier aurait pu déposer linge, inscriptions, papier, ou autre objet, qui perpétuent en quelque sorte son

existence. C'est par ces moyens qu'on en efface irrévocablement le souvenir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SAINT-MARS.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

EXTRAIT

DU

CATALOGUE

Du même Libraire.

Adolphe et Célestine, ou l'Enlèvement, 2 vol. in-12, fig. 3l.

Albert, ou le Désert de Stratuavern, 3 vol. in-12, fig. 5 l.

Alvaro et Ximénès, ou les deux Espagnols, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Ambroise, ou le Petit Orphelin, 4 vol. in-12. fig. 7 l. 10 s.

Amélina et Florello, Histoire portugaise, par Charles Cicé, 3 vol. in-12, fig. 5 l.

Amour et Galanterie. dans le genre de Faublas, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

— et Religion, par Lablée, membre de l'Athénée de Lyon, 2 vol. in-12. 3l.

Angélique et Janneton de la place Maubert, par Pigault-Lebrun, 2 vol. in-12, fig. 3l.

Aurora, ou l'Amante Mystérieuse, traduit de l'allemand, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Aventures admirables de l'Incomparable Dom Quichotte de la Manche, imitées

de l'espagnol, par Michel Cervantes, 6 vol. in-12, fig. 12 l.

Le même ouvrage, traduit par Florian, 6 vol. in-18, fig. 6 l.

Aventures surprenantes du Chevalier d'Alvincourt, ou le Retour du Vice à la Vertu, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Barons (les) de Felzheim, par Pigault-Lebrun, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Borgnes (les deux) ou lady Augustina Dembar, par madame Ch. Bournon-Malarme, 3 vol. in-12. 5 l.

Bororquia, ou la Victime de l'inquisition, par B. Duclos, 1 vol. in-12, fig. 1 l. 10 s.

Captif (le) de Valence, 2 vol. in-12 fig. 3 l.

Caverne (la) de Sainte-Marguerite, trad. de l'anglais, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Chaînes (les) Brisées, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Château (le) d'Albert, ou le Squelette Ambulant, traduit de l'anglais de Cantwel, 2 vol. in-18, fig. 1 l. 10 s.

Château (le) de Kinspergen, ou les Aventures du Chevalier de ***, par Moriset, auteur de l'Hermite du Mont Saint-Bernard, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Chaumière (la) Incendiée, 2 vol. in-12, fig. 2 l. 10 s.

Chevalier (le) Blamont, ou quelques Folies de ma Jeunesse, par Madame Guénard, auteur d'Irma, etc. 3 vol. in-12, fig. 5 l.

Cimetière de la Madeleine, 4 vol. in-12, fig. 9 l.

Contes et Historiettes, par Lablée, 6 vol. in-12, fig. 9 l.

— et Nouvelles en prose, 5 vol. in-12, fig. 6 l.

Contes Moraux de Messmer, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Delphine, par madame de Staël, 6 vol in-12. 10 l. 10 s.

Diane et son Amie, ou les Aventures du Chevalier Miremont-la-Rochefoucault, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Dominicain (le) ou les Crimes de l'Intolérance, 4 vol. in-12, fig. 6 l.

Elfride et Sigismonde, ou les Ruines des Mines de Cornouailles, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Enfer (l') sur Terre, traduit de l'anglais de L. Marquand, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Famille (la) Irlandaise, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Faux (le) Ami, par Madame Robinson, auteur d'Angélina, de Walsingham, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12, fig. 8 l.

Folie (la) Espagnole, par Pigault-Lebrun, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Forges (les) Mystérieuses, ou l'Amour Alchimiste, par M. Guénard de Favrolles, 4 vol. in-12, fig. 6 l.

Fugitif (le) par Charlotte Smith, 3 vol. in-12. 5 l.

Galatée, par Florian, 1 vol, in-18, fig. 1 l.

Gascon (le) de la rue Saint-Denis, ou Histoire de mon Père, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Hélène et Robert, ou les deux Pères, par Madame Guénard, auteur d'Irma, 2 vol. in-12. fig. 3 l.

Hermione, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Histo re de la dame invisible, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Illyrine, ou l'Ecueil de l'Inexpérience, par G*** de Morency, 3 vol. in-8°. fig. 9 l.

Irma, ou les Malheurs d'une jeune Orpheline, histoire indienne, 4 vol. in-12 fig. 6 l.

Journées ou Veillées Maritimes, ou Entretiens, Confidences, Amours et Aventures arrivés sur mer; par F. Pagès, auteur de l'Histoire Secrète de la Révolution Française, 2 vol. 12, fig. 3 l.

Lazarilles de Tormes (Aventures de) 2 vol. in-18, fig. 1 l. 10 s.

Marguerite de Straffort, roman historique, 5 vol. in-12. 7 l. 10 s.

Marie Muller, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Mémoires d'Athanaïse, par Madame Guénard, auteur d'Irma, des Mémoires de Madame la Princesse de Lamballe, etc. 4 vol. in-12. 7 l. 10 s.

Minna, ou Lettres de deux Jeunes Vénitiennes, par Madame S. H. M***, auteur de Nella, ou la Corinthienne, 2 vol. in-12. 3 l. 12 s.

Molkau et Julie, ou l'Amour et la Probité, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 1 vol. in-12, fig. 2 l.

Mort (la) d'Ernance, ou la Victime des Guerres Civiles, Anecdote Romaine, dédiée à Pierre Daru, par L. V. H. Desfontaines, 1 vol. in-12, fig. 1 l. 10 s.

Mulâtre (la) comme il y a beaucoup de Blanche ; 2 vol. in-12. fig. 4 l.

Nouvelles Nouvelles , de Florian , 1 vol. in-18 , fig. 1 l.

Nouvelles imitées de Michel Cervantes et autres Auteurs espagnols , 2 vol. in-12 , fig. 3 l.

Numa-Pompilius , second roi de Rome , par Florian , 2 vol. in-18 , fig. 2 l.

Pensées (nouvelles) sur les Femmes et le Mariage , ou Tableau vrai des Mœurs de ce Sexe , 3 vol. in-12. 5 l.

Père (le) et la Fille , conte moral , de mistriss Opie , 2 vol in-12 , fig. 1 l. 10 s.

Petit (le) Mendiant , par Thomas Bellamy , 3 vol. in-12. fig. 5 l.

Prisonniers (les) du Temple, par Regnault-Warin , auteur du Cimetière de la Madeleine , de Roméo et Juliette , de Clémence , etc. 3 vol. in-12 , fig. 6 l.

Prusse (la) Galante , ou Voyage d'un jeune Français à Berlin , 1 vol. in-8°. 3 l.

Quatre (les) Aventures , recueillies par Lesuire , 4 vol. in-12 , fig. 6 l.

Quelques Lettres de Sévigné ; édition destinée à la Jeunesse des maisons d'éducation , 3 vol. in-18 , fig. 3 l.

Résurrection d'Atala , 2 vol. in-12. 3 l.

Retour (le) d'un Emigré , ou les Mémoires du baron d'Olban , 3 vol. in-12. fig. 5 l.

Rosa , ou la Fille Mendiante et ses bienfaiteurs , traduit de l'anglais de mistris Beliette , auteur d'Anna , ou l'Héritière Galloise , 7 vol. in-12 , fig. 15 l.

Sérails (les) de Paris, ou Mémoires des Dames Gourdan, Paris, etc. 3 vol. in-18, portraits. 2l. 10s.

Six (les) Nouvelles, par Florian, 1 vol. in-18, fig. 1l.

Sophie, ou mon Voyage à Besançon, par F. Salès, 2 vol. in-12. 3l.

Tom Jones, ou l'Enfant trouvé, de Fielding, traduit de l'anglais, par Delaplace, 5 vol. in-18. 3l. 15s.

Vieux (le) de la Montagne, 4 vol. in-12. 6l.

Voyage de Sophie en Prusse, en Allemagne, en Saxe et divers autres endroits du Nord, ou Description pittoresque et impartiale des mœurs, des usages et des maximes religieuses et sociales des nations primitives de l'Europe, traduit sur la onzième édition, et destiné à faire suite aux Voyages d'Anacharsis, d'Antenor et Pythagore, 3 gros vol. in-8°. de 1500 pages, ornées de 6 belles fig. 15l.

Williams Hillnet, ou la Nature et l'Amour, 3 vol. in-18, fig. 2l. 10s.

Guide (le) du Voyageur en Egypte, ou Description des végétaux et des minéraux qui existent en Egypte, traduit de l'italien de Lestini, par M***, 1 v. in-8°. 5l.

Tableau Historique, Politique et Moderne de l'Empire Ottoman, traduit de l'anglais de Williams Eton, ci-devant consul de Sa Majesté britannique en Russie et en Turquie, par Lefebvre, 2 vol. in-8°. 10l.

Voyage au Canada, dans les années 1795, 1796 et 1797, traduit de l'anglais d'Isaac Weld, et enrichi d'une carte générale du pays, et de onze planches offrant les points de vue les plus remarquables, et notamment le fameux saut de Niagara, 3 vol. in-8°. 15 l.

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1795, 1796 et 1797, par M. Mungo-Parck, envoyé par la société d'Afrique, établie à Londres, avec des éclaircissemens sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique, par le major Rennel, traduit de l'anglais, sur la deuxième édition, par J. Castéra; 2 vol. in-8°.; ornés de cartes, vues, plantes, du portrait de l'auteur, et de la grande carte de l'Afrique. 12 l.

— d'Antenor en Grèce et en Asie, avec des notions sur l'Egypte; manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par E.-F. Lantier, 3 vol. in-8°., ornés de belles gravures. 12 l.

— en Chine, par Hutner, 1 vol. in-18, orné d'une belle carte. 2 l. 10 s.

Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les îles et possessions ci-devant Vénitiennes du Levant; savoir, Corfou, Naxo, Bucintro, Parca, Provesa, Vonizza, Sainte-Maure, Thiaqui, Céphalonie, Zante, Strophadès, Cerigo et Cérigotte; contenant la description de chacune de ces îles et possessions, l'histoire et les monumens anciens, le gouvernement, les forces navales et terrestres, que

les Vénitiens y entretenaient ; la religion, les mœurs, les usages, les productions locales, l'industrie, la navigation, le commerce ; un aperçu sur celui des états maritimes de Venise et de l'Albanie, relativement aux intérêts de la France, accompagné d'un atlas de 30 planches, composé de la carte générale des mouillages, des vues, des costumes et monumens anciens et des médailles et inscriptions grecques et romaines ; par André Graset Saint-Sauveur jeune, ancien consul de France, résidant à Corfou, Zante et Saint-Maur, depuis 1781, jusqu'en l'an six de la république française, 3 vol. in-8°. et l'atlas in-4°. 24 l.

Voyageur (le) Français, ou connaissance de l'ancien et du nouveau Monde, publié par l'abbé Delaporte, 42 vol. in-12. 60 l.

Abrégé de l'histoire d'Espagne, de don Thomas d'Yriarte, traduction de l'espagnol, par Ch. Brunet, pour servir à l'éducation de la jeunesse ; suivi d'une courte description géographique de l'Espagne et du Portugal, par le même auteur, 1 vol. in-12. 3 l.

Choix d'Anecdotes anciennes et modernes, ou Recueil choisi de traits d'histoire, 5 vol. in-18. 6 l.

Histoire abrégé des empereurs Grecs et Romains, 1 gros vol. in-12. 2 l. 10 s.

Histoire d'Elizabeth, reine d'Angleterre, 5 vol. in-8°. portrait. 25 l.

— des Naufrages, 3 vol. in-8°. ornés de six belles gravures. 15 l.

— du Clergé pendant la Révolution, depuis la convocation des Etats-Généraux, par Louis XVI, jusqu'au rétablissement du culte par le premier consul, 3 vol. in-12. 6 l.

— Philosophique et Politique de l'établissement des Européens dans les deux Indes, par M. Raynal, 7 vol. in-8o., et atlas broché. 72 l.

Intrigue (l') du Cabinet, 4 vol. in-12. 8 l.

Lettres de Sophie, sur l'Histoire, par Fabre d'Olivet, 2 vol. in-8o. 6 l.

— Athéniennes, ou Correspondance d'un agent du roi de Perse du tems de la guerre du Peloponèse, traduit de l'anglais de Mathieu Christophe, 4 vol. in-12., ornés de douze portraits, gravés d'après l'antique. 12 l.

Louis XIV, sa cour et le régent, par Anquetil; 4 vol. in-12. 8 l.

Origines (les) Gauloises, celles des plus anciens peuples de l'Europe, puisées dans leur vraie source, ou Recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-Bretons de l'Amérique, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ces peuples et celle des Français, par Latour-d'Auvergne Corret, premier grenadier de la république, 1 vol. in-8o., orné du portrait de l'auteur. 5 l.

Tulikan, fils de Gengis-Kan, ou l'Asie consolée, par Gibelin, 1 vol. in-8o. belle fig. 5 l.

Vie de Molé, acteur du Théâtre Français, 1 vol. in-12, portrait. 2 l.

— du duc de Penthièvre, par madame Guénard, auteur d'Irma, 2 vol. in-12, portr. 3 l.

— privée, politique et littéraire de Beaumarchais, suivie d'anecdotes, bons mots, réparties, satires, épigrammes et autres pièces propres à faire connaître le caractère de cet homme célèbre et singulier, 1 vol. in-12, portrait. 2 l.

Almanach des Grâces, ou Hommage à la Beauté, 1 vol. in-fig. 1 l. 10s.

Bonheur (le) Rural, ou Tableau de la vie champêtre; poëme en 12 livres, 1 vol. in-8o. très-bien imprimé, orné de deux jolies fig. 4 l.

Cantates de Métastase, traduit en vers français, in-12. 15 s.

Contes et Nouvelles en vers de Lafontaine, 2 vol. in-18, ornés de 85 figures en taille-douce. 7 l. 10s.

Le même ouvr. en 2 vol. in-18. 1 l. 10 s.

Idem, en 2 vol. in-18, stéréotype. 1 l. 8s.

Idem, papier fin. 2 l. 4 s.

Enéïde de Virgile, traduite en vers français, par M. D. 2 vol. in-8o. 6 l.

BIBLIOTHEQUE ROYALE